

Institut d'ethnologie
Faculté des lettres et des sciences humaines
Rue Saint-Nicolas 4
CH-2000 Neuchâtel
<https://www.unine.ch/ethno>

Daria MONDIA
Via Cereghetti 15,
CH-6834 Morbio Inf.
+41764592197
daria.mondia@unine.ch

Daria MONDIA

Des cicatrices au chemin

Le compromis qui permet aux randonneurs-euses de traverser une aire protégée
sans nuire à son « authenticité »

Mémoire de master en sciences sociales – pilier anthropologie

Date de soutenance : 13 novembre 2020

Directrice du mémoire : Mme Ellen Hertz

Membre du jury : M. Baptiste Aubert

REMERCIEMENTS

Le présent travail de mémoire a été possible grâce à la généreuse contribution de l'équipe du Mournes Path Project, qui a gentiment accepté d'être interviewée et m'a fourni des contacts précieux auxquels j'ai pu m'adresser afin d'avoir une vision plus complète du projet. Pour cette raison, je voudrais remercier tous ceux-celles qui m'ont donné leur temps, leurs connaissances, leur opinion et leur amitié, m'ouvrant ainsi de nombreuses portes pour comprendre non seulement le Mournes Path Project, mais aussi l'ensemble du contexte territorial dans lequel il se situe.

Ensuite j'aimerais remercier ma directrice de mémoire Mme Ellen Hertz pour son support précieux et ses nombreux conseils tout au long de ce parcours. Merci également à toute l'équipe de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel, en particulier Mme Marion Fert et M. Baptiste Aubert pour leur accompagnement lors du colloque des mémoires.

Enfin un grand merci à mes proches de m'avoir soutenue et supportée durant cette période. Un merci particulier à Lucrezia avec qui j'ai partagé des moments intellectuels importants durant cette aventure du master en anthropologie et qui a été toujours disponible à me conseiller et à me motiver quand j'en avais besoin.

TABLE DES MATIERES

1. INTRODUCTION	4
2. LES PREMIERS PAS SUR LE TERRAIN : UN REGARD RÉFLEXIF.....	6
2.1. COMMENT J'AI DÉCOUVERT L'ASSOCIATION ?.....	7
2.2. LA COLLABORATION AVEC L'ÉQUIPE DU MOURNES PATH PROJECT	8
3. CADRE THEORIQUE	13
3.1. LES APPORTS DE L'ANTHROPOLOGIE DE LA NATURE.....	13
3.2. DES CONCEPTS CENTRAUX : LA SOCIO-ANTHROPOLOGIE DU PATRIMOINE.....	16
3.2.1. Pourquoi parler de processus de patrimonialisation ?.....	16
3.2.2. L'institutionnalisation du patrimoine culturel immatériel.....	17
3.2.3. La nature peut-elle être considérée une forme de « patrimoine » ?	19
3.2.4. La figure de l'entrepreneur-e du patrimoine	20
3.3. L'ARTISANAT.....	21
3.4. QUE FAIRE DE CES APPROCHES ET CONCEPTS ?.....	23
4. PROBLEMATIQUE	26
4.1. L'ENIGME DE LA « NATURE ».....	26
4.2. AXES DE RECHERCHE.....	29
5. METHODOLOGIE.....	32
5.1. LE STAGE COMME PORTE D'ENTRÉE POUR LE TERRAIN.....	32
5.2. POSTURE MÉTHODOLOGIQUE ET RÉCOLTE DES DONNÉES	34
5.2.1. Observation participante	34
5.2.2. Entretiens	36
5.3. RÉDACTION DU MÉMOIRE	39
5.4. L'ETHIQUE DE LA RECHERCHE : LA QUESTION DE L'ANONYMAT	39
6. CONTEXTE.....	41
6.1. UNE HISTOIRE DES AIRES PROTÉGÉES DE CONSERVATION.....	41
6.1.1. Le mouvement écologiste	41
6.1.2. Les dispositifs de protection environnementale et du paysage des Mournes Mountains.....	43
6.2. LE MOURNES PATH PROJECT.....	44
6.3. LE RESEAU D'ACTEUR-ES.....	48
7. ANALYSE.....	51
7.1. LA MISE EN SCÈNE D'UN IDEAL	51
7.1.1. La montagne « sauvage » comme source d'inspiration.....	52
7.1.2. Les rangers : des gardien-nes du « temple de la montagne ».....	54

7.1.3.	« <i>Stay on the path !</i> » : les discours sur la biodiversité	57
7.1.4.	La mise en scène à travers les événements	61
7.1.5.	« <i>The Slieve Donard is like an amusement park</i> »	63
7.1.6.	Conclusion.....	64
7.2.	LA FABRICATION DU PAYSAGE.....	65
7.2.1.	Des techniques « traditionnelles »	65
7.2.2.	La tension entre naturel et artificiel.....	68
7.2.3.	Le problème des machines	71
7.2.4.	Conclusion.....	73
7.3.	LA CREATION D'UNE TRADITION.....	74
7.3.1.	« <i>for everyone, forever</i> »	74
7.3.2.	La création d'une cohérence.....	77
7.3.3.	Le sacrifice de la patrimonialisation	78
7.3.4.	Conclusion.....	80
8.	CONCLUSION	81
9.	BIBLIOGRAPHIE	84
10.	ANNEXES	92

1. INTRODUCTION



Image 1 : Vue sur le Slieve Donard (à gauche) et le Slieve Commedagh (à droite) depuis la réserve naturelle de Murlough. Daria Mondia. 2019.

Dans le cadre de la spécialisation en action sociale et environnementale offerte par l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel, je suis partie pendant trois mois comme bénévole pour le National Trust, une ONG de conservation de l'environnement qui opère en toute la Grande Bretagne. J'étais basée auprès de la Murlough National Nature Reserve, en Irlande du Nord, une propriété de l'organisation depuis 1967, qui s'est élargie dans les années 1990 après l'achat d'un terrain dans les Mourne Mountains voisines, qui comprend les deux plus hautes montagnes de la région, le Slieve Donard et le Slieve Commedagh. Dans les Mourne Mountains j'ai eu l'opportunité de participer au projet pilote de reconstruction du chemin de montagne qui porte au sommet du Slieve Donard traversant la vallée du Glen River.

Le premier chemin construit dans les années 1990 en collaboration avec l'association locale Mourne Heritage Trust est désormais endommagé à cause de la faible maintenance durant les dernières années. Par conséquent un nombre croissant de visiteur-es se rendant au Slieve Donard préfère ne pas suivre ce tracé inconfortable mais marcher sur les côtés en contribuant ainsi à l'augmentation de l'érosion du sol. Les « cicatrices » provoquées par les randonneur-es sont considérées par le National Trust un danger non seulement pour les écosystèmes délicats des Mourne, qui sont protégés au niveau national et international, mais aussi pour celle qu'ils-elles appellent l'« authenticité du paysage » de la région.

Pour cette raison en 2018 l'ONG lance le projet pilote de deux ans *Mournes Path Project* dans le but de restaurer le chemin le rendant plus confortable et « approprié » pour la région. L'espoir est de dissuader les visiteur-es à sortir du tracé, ce qui met en danger les habitats protégés, en particulier celui du *montane heath*, considéré rare en Irlande du Nord. Acteurs au centre de la problématique, les *rangers* du projet transforment ce qui était considérée comme une cicatrice dans l'habitat de bruyère dans une tracée permettant le passage des humains dans la « nature sauvage » des Mournes. À travers la mise en scène de la « nature intacte » et de l'importance de la biodiversité, les *rangers* construisent une narration de soi comme étant les protecteur-es de la montagne et une narration du projet comme étant la solution la plus adaptée au paysage et aux contextes environnemental et socio-culturel de la région. La réappropriation de techniques considérées comme traditionnelles, ainsi que l'importance donnée à la transmission aux générations futures des idéaux de protection de la biodiversité, suggèrent une approche focalisée sur les processus de patrimonialisation du paysage et des savoir-faire.

2. LES PREMIERS PAS SUR LE TERRAIN : UN REGARD RÉFLEXIF

Quand j'étais petite, mon père me portait souvent dans les montagnes et pendant que l'on marchait me racontait des histoires. Je me souviens de manière assez précise de l'histoire d'une feuille de hêtre qui se détachait de sa branche et commençait un long voyage se laissant transporter par le vent. Après nombreuses aventures, elle arrive enfin à se poser sur un caillou et trouver la paix. J'associe ce que j'ai appris à appeler « nature » à des souvenirs heureux, j'ai appris à me sentir à l'aise à côté d'une rivière, à percevoir un sens de paix au milieu d'un paysage de montagne. J'ai développé ensuite ces émotions d'enfance dans la construction de valeurs autour des questions environnementales, en particulier à celles qui parlent du paysage. C'est donc en partie mon bagage d'idéaux qui m'a portée à choisir un sujet concernant la protection de l'environnement pour mon mémoire. Je me retrouve en effet dans les mots de Paugam (2008 : 15), quand il explique que le choix initial d'un thème est souvent guidé par des orientations qui n'ont rien de scientifique, et que c'est lors du travail que nous prenons distance avec le sujet en essayant de déconstruire nos prénotions, lesquelles pour l'auteur constituent des « *obstacles épistémologiques* ». Pour moi, ce travail de distanciation a été compliqué à cause de mon attachement moral aux questions environnementales et de ma sympathie implicite au travail de l'équipe que j'observe. Paugam explique que « *le travail sociologique passe par la mise en énigme de ce qui semble aller de soi* » (2008 : 15). De plus, le fait d'être souvent « d'accord » avec les idéologies des membres de l'équipe a contribué à rendre difficile le fait de poser sur eux un regard critique. C'est assez tard dans le processus de la recherche que je me suis rendu compte de plusieurs éléments qui « allaient de soi » dans ma vision du projet et ma conception de la protection de l'environnement. En effet, le bien-être de la planète, le respect de l'environnement naturel, la possibilité d'accès aux ressources par toute la population mondiale, la sécurité alimentaire, la paix etc., comme le dit Turner, sont des idéaux difficiles à remettre en question: « *Who can argue against environmental sustainability and community peace ?* » (1999 : 643). Mon bagage idéologique ne se situe pas seulement dans mon éducation mais aussi dans un contexte social plus large dans lequel la nature est connotée positivement depuis le 18^{ème} siècle. J'ai donc dû faire des efforts pour prendre conscience de cette morale pour mener une analyse, je l'espère, sans jugement de valeur. Ce processus de distanciation m'a aidée à comprendre la réalité qui m'entourait sous une autre lumière, et ensuite m'a permis de dévoiler certaines logiques implicites sur lesquelles le projet prend vie. Toutefois, je suis consciente qu'il n'existe pas une réalité objective « privée de préjugés », pour cette raison j'ai essayé de m'interroger tout au long du travail par rapport à mes interprétations et ma

compréhension du projet et adapter la problématique. En effets la réflexivité, spécialement dans le travail de l'anthropologue, est un élément essentiel qui doit l'accompagner de manière transversale durant tout le parcours de la recherche.

2.1. Comment j'ai découvert l'association ?

Mon lien avec l'association de conservation de l'environnement britannique National Trust est commencé le mois de septembre 2016, quand je suis partie pour la première fois en Irlande du Nord, plus précisément auprès de la propriété « Murlough National Nature Reserve », près du village de Newcastle. Après avoir placé mon certificat de bachelor dans un tiroir, j'ai décidé de quitter Neuchâtel pour aller travailler comme bénévole à l'aire ouverte ; je ne savais pas si un jour j'aurai eu à nouveau affaire à l'anthropologie. À ce moment-là j'étais naïvement convaincue de partir de manière aléatoire, dans l'envie de faire une expérience pratique dans la « nature », même si, honnêtement, je ne connaissais presque rien du champ de la conservation de l'environnement. C'est lors de ce voyage que j'ai pris conscience de comment le monde de la conservation de l'environnement est intéressant d'un point de vue social. À Murlough, les stratégies de protection des écosystèmes et des espèces considérées délicates sont décidées en partie par les institutions nationales et locales, laissant une marge de manœuvre aux acteurs directement concernés comme les *rangers*. La réserve naturelle est donc un lieu construit et modelé par les humains. Murlough se transformait à mes yeux dans un paysage dans lequel se mélangent les efforts de protection du papillon rare *Marsh Fritillary*, avec l'envie d'accueillir au mieux les nombreux visiteurs. Silencieusement, à l'ombre des dunes de sable, poussent les arbustes considérés invasifs à côté de la précieuse *Devil's-bit Scabious*, la seule nourriture du papillon protégé. Et alors que je marchais à travers les fougères avec mon GPS afin de mesurer les zones où se trouve cette fleur particulière, je me demandais combien de temps il faudrait à Murlough, dès que l'humain arrête de la toucher, à se transformer dans une forêt. L'ensemble de mes réflexions m'a porté enfin à vouloir approfondir le champ de la protection de l'environnement à travers un master en anthropologie. En ayant eu une expérience positive et maintenu de nombreux contacts à la réserve naturelle du National Trust, j'ai décidé de partir à nouveau en Irlande du Nord, cette fois dans l'idée de m'approcher aux projets dans les Mourne Mountains.

2.2. La collaboration avec l'équipe du Mournes Path Project

Dans cette partie réflexive, je vais analyser de manière critique mon rapport au terrain et ma place au sein de l'association en prenant de la distance par rapport à mes prénotions et mes émotions durant la période de stage auprès de la Murlough National Nature Reserve. Je vais en particulier parler de ma double casquette de bénévole (qui travaille *pour* la réserve naturelle) et d'anthropologue (qui nécessite d'un certain niveau de neutralité scientifique) et quel impact ce double rôle a eu sur mon terrain.



Image 2 : Photo prise durant une journée de travail au chemin. Marc Vinas. 2019.

Dans son ouvrage *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social* Jean Pierre Olivier de Sardan explique qu'entre les chercheur-es et les développeur-es existent des différences dans les systèmes de normes, de reconnaissance, de légitimité et des contraintes (1995 : 190). Si d'un côté la connaissance scientifique s'occupe de remettre toujours en question les acquis, de l'autre l'action est faite de prise de position et de compromis :

« L'une se garde de croire, l'autre en a besoin. L'une se veut désintéressée, l'autre revendique d'avoir les mains dans le cambouis. L'une exige du temps, l'autre n'en a pas. L'une veut observer les processus sociaux, l'autre veut les orienter ou les contrôler. » (OLIVIER DE SARDAN 1995 :190)

L'auteur fait référence en particulier aux situations où l'anthropologue est appelé-e « de l'extérieur » à mobiliser ses connaissances scientifiques pour les mettre à disposition d'un organisme d'intervention sociale. Toutefois, dans le contexte de l'action sociale et environnementale, il est toujours plus fréquent de retrouver le modèle de la recherche-action, dans lequel les deux rôles sont fusionnés. Dans ce cas l'intervenant social peut être soit un

individu avec la double casquette de chercheur et décideur, soit une association affiliant des acteurs du développement et du monde scientifique. Le but de cette fusion est celui de dépasser les difficultés de la collaboration entre développement d'un côté et recherche scientifique de l'autre. Cependant ce modèle est loin d'être la solution aux confrontations de logiques car les rôles, les buts, et les idéaux des deux catégories d'acteurs restent différentes. Lors de mon terrain, j'étais aussi à la fois une intervenante socio-environnementale et chercheuse : d'un côté j'étais une bénévole du National Trust censée m'engager *pour* l'association en mettant également à disposition mes connaissances en anthropologie, et de l'autre j'étais une chercheuse exigeant des démarches spécifiques et un certain niveau de neutralité.

Concrètement, mon accès au terrain s'est passé d'abord par la porte du bénévolat : je me suis investie auprès de la réserve naturelle de Murlough en mettant en avant mon envie de m'engager dans l'organisation et parce que j'étais sincèrement intéressée à participer activement aux projets. Ceci m'a permis de légitimer facilement ma présence et construire rapidement un rapport de confiance avec mes collègues. Après une dizaine de jours sur place j'ai expliqué de manière informelle que j'aurais aimé mener ma thèse d'anthropologie sur une thématique traitant de questions de conservation de l'environnement dans les Mourne Mountains. J'ai demandé de participer quelque fois au Mourne Path Project pour m'approcher à l'aire protégée qui m'intéressait et pour connaître de près les autres acteurs engagé-es. Une fois que j'ai commencé à aller régulièrement à travailler au chemin, je me suis rendue compte à quel point le projet était intéressant d'un point de vue socio-anthropologique. Les volontaires qui s'engagent dans les projets de l'association pendant plusieurs mois sont invité-es à mener un petit projet qui puisse être utile à l'ONG. Dans mon cas j'en ai mené deux : dans le premier j'ai accompagné une de mes collègues dans son mini projet à Murlough, où nous avons mesuré avec le GPS les aires de la réserve où pousse la *Devil's bit Scabious*, la seule nourriture du papillon rare *Mursh Fritillary* et nous avons créé des cartes. Le deuxième je l'ai proposé et ensuite négocié avec l'équipe. Plus précisément j'ai voulu mettre à disposition mes connaissances en sciences sociales pour mener une analyse du Mourne Path Project qui pouvait d'un côté être utile à l'équipe, et de l'autre servir comme porte d'entrée pour mon mémoire de MA. Suite à ma proposition, ma colocataire, une des *rangers* du projet, m'a demandé de mener des interviews pour connaître mieux l'interactions entre les différents groupes qui travaillent sur le chemin. En effets, National Trust possède le terrain sur lequel se trouve le chemin, mais elle a donné une parcelle du projet à l'association Mourne Heritage Trust. Je me suis donc

assez rapidement retrouvée à négocier ma place d'anthropologue au sein de l'association, notamment m'inspirant au modèle contractuel défini par Olivier de Sardan où :

*« Chercheurs et opérateurs s'accordent pour définir une zone nettement circonscrite d'interaction et de collaboration, sans renoncer à leurs identités spécifiques. »
(OLIVIER DE SARDAN 1995 :194).*

Avec le responsable du projet nous avons donc discuté d'un compromis. Durant cette discussion je me suis rendue compte à quel point c'était difficile pour les acteurs de comprendre en quoi les sciences sociales pouvaient être utiles au projet (peut-être aussi parce que je n'ai pas été capable de bien leur expliquer mon point de vue). Le responsable m'a proposé ainsi de travailler sur plusieurs questions. Parmi celle-ci il voulait savoir plus sur la « perception des usagers du chemin à propos du projet ». J'ai répondu en expliquant que la question était très large, et que je voyais des complications au niveau méthodologique car les résultats pouvaient facilement être biaisée selon les personnes que j'allais interviewer. Alors, j'ai proposé de me concentrer plutôt sur la perception du Mourne Path Project par différentes catégories de personnes qui travaillent sur le territoire du chemin. De cette manière, j'ai négocié les termes de référence de mon mini-projet ce qui a donné lieu à un contrat de collaboration contenant les « tâches » suivantes :

- *A mapping of the different categories of local actors involved in the Mourne Path Project*
- *A perspective of the points of view of actors representing the different categories of the project.*
- *An analysis of the issues arising from the project.*
- *A contextualisation of the Mourne Path Project within the framework of anthropology of conservation and protection of the environment.*

J'ai commencé par examiner le contexte socio-historique et conceptuel de la protection de l'environnement dans lequel se situe le projet. Après je me suis concentré plutôt sur les perspectives des acteur-es concerné-es par rapport au Mourne Path Project de manière à comprendre leurs opinions et leur compréhension subjective du projet. Ce travail a donné lieu à un rapport de stage pour l'association dans lequel j'ai restitué à l'association des réflexions sociologiques traduites dans un langage compréhensible à un public qui n'est pas forcément expert dans le domaine. En partant des données recueillies lors de cette petite recherche j'ai ensuite développée la problématique de mon mémoire.

Mon accès au terrain s'est passé à travers l'association National Trust et les premières informations que j'ai reçu viennent de l'intérieur de celle-ci. Les personnes que j'ai rencontré lors de mon stage étaient pour la plupart des membres de l'association ou des *rangers*. Le côté positif de cette porte d'entrée a été sûrement l'accès facilité au terrain qui m'a permis construire rapidement un réseau d'acteurs avec qui mener des entretiens. De l'autre côté, j'ai trouvé compliqué de sortir de l'entourage du Mourne Path Project et prendre contact avec des personnes extérieures. J'ai essayé notamment de construire un réseau d'acteur-es extérieur à travers les personnes participant aux journées de bénévolat organisées par l'association, ou en écrivant des mails aux *trustees* (les collectifs de propriétaires foncier pratiquant de l'élevage de béliers dans les Mourne), mais malheureusement je n'ai pas eu de réponses. Le réseau d'acteurs interviewés est donc composé par des membres du National Trust, du Mourne Heritage Trust, du Newry, Mourne and Down District Council, du NI Water, et d'autres associations qui s'occupent de l'organisation d'activités récréatives dans les Mourne.

Il a été important de tenir compte de la casquette de ces personnes, de leur rôle au sein des associations, pour pouvoir mettre leur discours en contexte et réussir à maintenir une distance analytique. Le double rôle d'anthropologue et de bénévole a été un avantage d'un côté, car m'a permis de choisir quelle « identité » mettre en avant selon les acteurs et les contextes auxquels j'étais confrontée. De plus, le fait d'être dans une certaine mesure engagée avec l'association a contribué à mettre les acteurs en confiance. De l'autre, cette double casquette m'a aussi souvent mise en difficulté car mon implication active dans l'association National Trust, grâce à laquelle j'ai eu le contact d'un peu près toutes les personnes que j'ai interviewées, m'a porté à avoir une position spécifique qui aurait pu influencer la manière de ces personnes d'interagir avec moi.

Enfin il est important de remarquer que les bénévoles sont des acteurs très importants de la chaîne de transmission des idéaux de l'association. Une des tâches des *rangers* est de faire en sorte que les volontaires se sentent les bienvenus et de leur susciter le sentiment d'être engagés dans la protection de l'environnement. Cet aspect a été sûrement un avantage car tout le monde a été disponible pour discuter en me laissant l'espace que j'avais besoin pour mener mes observations. Toutefois, j'admets qu'au début de mon terrain je me suis sentie instrumentalisée par certains membres de l'association. J'avais l'impression que ils-elles lassaient de côté leur opinion personnelle en s'efforçant de mettre en évidence ce qui était cohérent avec les idéaux du National Trust. Heureusement, le fait d'avoir été présente sur le terrain pendant plusieurs

mois m'a permis de tisser des liens d'amitié qui ont réduit le filtre narratif de l'association en me montrant le projet dans sa complexité.

3. CADRE THEORIQUE

Joseph Maxwell décrit le cadre théorique d'une recherche en science sociales comme le système des concepts, d'hypothèses, d'attentes et des théories qui soutiennent l'enquête (MAXWELL 2013 : 39). Ce chapitre est donc l'espace dans lequel je traite les courants et les concepts théoriques qui m'ont permis d'interpréter les données empiriques d'un point de vue socio-anthropologique. Il est constitué de la mise en contexte de l'ensemble de la littérature scientifique que j'ai utilisé tout au long de ma recherche. Tout d'abord, je considère mon mémoire comme un lieu d'expérimentation ; l'occasion d'approcher différentes lectures et de mettre en pratique ce que j'ai appris durant ces années d'étude, en approfondissant une thématique qui m'intéresse particulièrement. En ayant utilisé comme démarche principale la *Grounded Theory*, qui comporte un aller-retour constant entre la théorie et le terrain, j'ai construit mon cadre théorique au fil du temps, d'abord durant mon stage et ensuite durant la phase de l'analyse des données. Ce cadre n'est donc pas constitué d'un modèle préalable, mais repose plutôt sur un parcours de réflexions situées à des moments donnés de ma recherche qui m'ont amenée à repérer et discuter des concepts centraux de mon analyse.

3.1. Les apports de l'anthropologie de la nature

Le premier grand courant anthropologique auquel je me suis rapprochée est celui qui s'intéresse à la construction sociale et politique de la nature. Plus précisément, il s'agit de la littérature des sciences sociales relative aux questions de conservation de l'environnement et aux zones protégées qui m'a aidée à situer mon sujet de recherche dans un contexte socio-historique. Elle m'a également permis de déconstruire les notions de « nature » et de « wilderness », qui sont souvent utilisées dans par les acteurs de mon terrain.

Avec l'émergence de la pensée écologique dans le monde scientifique et politique, l'importance de la nature dans les débats des sciences sociales s'est nettement accrue. En effet, la nature n'est pas aussi « naturelle » qu'elle le paraît mais, comme je l'ai déjà mentionné, elle est socialement et historiquement construite:

« Despite the fact, then, that nature is one of the most abstract and complicated concepts we have, nature nevertheless signifies all that is concrete, unmediated, and naturally given. It is this doubleness of meaning that makes the term “nature” so duplicitous that it should never be taken at face value. Yet we do so constantly,

because not to do so is to challenge basic norms. The very idea of “reinventing” nature is no doubt offensive to many people because the natural is so bound up with their deepest, unreflected, individual, social, and national values. If, however, people are to become aware of the questionable ways that their concepts of nature can affect the way they act upon their physical environment, then they must question these values. They must realize that the “natural” values they find in their environment are given not by physical nature but by society. » (OLWIG 1996 : 380).

De nombreux débats en sciences sociales s'ouvrent sur une critique de la vision dichotomique nature-culture typique de la société dite occidentale, qui oppose l'espèce humaine (culture) à l'environnement naturel (nature). Philippe Descola, le précurseur de cette école de pensée, montre que dans d'autres sociétés, comme celles animistes et totémistes, ce type de frontière n'existe pas. Alors que dans une perspective occidentale les êtres humains se distinguent des animaux et des plantes par le fait d'avoir une âme (donc une culture), selon certaines populations amérindiennes l'âme est présente également dans les autres espèces animales et végétales. William Cronon, dans son article de 1996 « The Trouble with Wilderness ; or, Getting Back to the Wrong Nature » , remet en cause la notion de *wilderness*, très présente dans le mouvement écologiste, notamment aux Etats-Unis. Pour lui, la nature « sauvage, ou « wilderness », est une autre notion qui doit être déconstruite afin de comprendre les idées implicites sur lesquelles elle prend forme. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'adjectif "sauvage" était utilisé comme péjoratif pour décrire un lieu aride, désolé, inexploité, qui n'avait rien à offrir aux êtres humains « civilisés ». Cependant, entre le XVIIIe et le XIXe siècle, un changement de paradigme a fait évoluer la valeur des régions désolées vers des lieux de préservation mondiale. Les espaces « sauvages » sont ainsi devenus beaux et sacrés. Cette nouvelle connotation positive de la nature se traduit également par la dénonciation du progrès technique, emblème de la modernité. Cronon rapporte l'exemple d'un débat autour de la construction d'un barrage dans la région de Yosemite au début du XXe siècle, contre lequel de nombreuses personnes ont protesté, en accusant les concepteurs de vandalisme et de profanation (CRONON 1996 : 176). La notion de nature sauvage est donc loin d'être une manière de décrire une terre épargnée par la civilisation, mais provient plutôt d'un contexte d'industrialisation rapide et de crainte pour l'avenir de l'environnement. Selon Cronon, la notion de « nature sauvage », tout comme la notion occidentale de « nature », incarne une vision dualiste qui place l'humain en dehors de l'environnement naturel. Cependant, il observe que si la « nature » doit être libérée de l'espèce humaine pour être « authentique », alors comment peut-elle apporter une solution aux problèmes environnementaux qui se posent dans le monde humain lui-même ? Guidé par cette

vision dichotomique l'auteur explique que le monde occidental s'empêche d'imaginer et par conséquent de changer la place de l'humain dans la « nature » en tant qu'élément de l'écosystème terrestre. Cronon souligne l'importance de briser la barrière qui sépare l'humain des « espaces sauvages » en espérant que cela conduira à une interaction plus saine et plus équilibrée.

L'analyse de Cronon a été critiquée surtout par les sciences naturelles. Donald M. Waller (2010), professeur de botanique et d'études environnementales, affirme que le concept de « nature sauvage » est en train de se transformer pour intégrer une définition plus large et plus complexe. Pour lui, il s'agit d'un concept d'une importance remarquable dans les débats sur la gestion future des terres et la restauration des habitats dégradés. Il n'est pas d'accord avec le fait que l'idéalisation de la « nature sauvage » mène à une attitude négative envers les environnements qu'il appelle « domestiqués ». Il critique le relativisme environnemental de Cronon en remettant en cause le fait que la « *wilderness* » est une construction sociale, en soulignant les caractéristiques biologiques que, selon lui, la différencient de la nature « domestiquée ». Waller adopte une métaphore de Cronon, qui nous apprend à apprécier l'arbre dans le jardin comme étant aussi sauvage que l'arbre dans la forêt. Il souligne que si d'une part les deux arbres sont similaires dans leur évolution génétique et dans les processus biochimiques qui leur permettent de croître, d'autre part ils sont clairement différents dans leur interaction avec d'autres espèces en étant en contact avec des organismes différents. Selon Waller l'arbre du jardin peut ne pas être considéré comme sauvage d'un point de vue biologique car il a été retiré de son contexte écologique évolutif ancestral (WALLER 2010: 154). Il souligne la centralité de cette notion dans tout programme de conservation et de reconstitution de l'environnement basé sur la science écologique, afin que l'arbre puisse être protégé ou rendu à son habitat d'origine. Dans son article, Waller, reproduit et justifie une séparation entre « l'humain » et la « nature », car ce sont les humains qui ont le plus perturbé les équilibres ancestraux de l'écosystème terrestre. En effet, Waller estime que la séparation entre la nature et l'humain est légitime parce que l'influence de ce dernier sur les organismes vivants est radicalement plus forte et plus rapide que celle de toute autre espèce.

Il est important de souligner que la perspective historique et critique des sciences sociales n'apporte pas nécessairement des solutions pour l'avenir. Au contraire, la philosophe Virginie Maris met en évidence les risques du constructivisme social en soulignant combien il est paradoxalement contre-productif dans le contexte de la protection de l'environnement. Les

catégories de « nature » et de « wilderness » ont raison d'exister en tant qu'instrument politique capable de mettre en lumière l'impact de l'espèce humaine sur les autres et la nécessité de le limiter.

3.2. Des concepts centraux : la socio-anthropologie du patrimoine

Après avoir pris connaissance de ce débat entre les sciences écologiques et sociales, j'ai remarqué plus tard dans mon terrain que les discours sur la « protection du paysage pour les générations futures » et la mise en avant de l'idéal de la montagne sauvage « authentique », couvraient une place centrale dans le quotidien des acteurs ainsi que dans la manière de présenter le projet à l'extérieur de l'équipe. Grâce aux suggestions des doctorant-es lors du colloque des mémorant-e-s, je me suis rendue compte que le Mournes Path Project était également intéressant à approcher par le regard socio-anthropologique des phénomènes de patrimonialisation. Dans ce champ, l'anthropologie se consacre notamment à déconstruire la notion de « patrimoine » et de comprendre les enjeux qu'elle pose au sein des sociétés contemporaines, plus précisément :

« [l'anthropologie] questionne les individus porteurs de valeurs patrimoniales, les pratiques normatives non institutionnelles et coutumières qui aboutissent à la patrimonialisation ou les effets locaux des revendications patrimoniales. L'anthropologie observe également le destin patrimonial des faits de culture qui sont les anciens objets de prédilection de l'ethnologie et du folklore (rituels, culture populaire, musique, cuisine, territoire, par exemple). Le caractère négocié, flottant, incertain, voire conflictuel, des processus de mise en patrimoine est également un champ que l'anthropologie permet de révéler. » (ISNART 2020 : 4)

Dans le cas de mon sujet de recherche j'ai trouvé particulièrement utile la littérature scientifique qui s'occupe d'analyser les processus de patrimonialisation en lien avec la conservation de la nature et du paysage. Mais avant de me plonger dans ce type de questionnement, je considère important poser sous un regard critique la notion de « patrimoine » et de parler de son institutionnalisation au sein de la communauté internationale.

3.2.1. Pourquoi parler de processus de patrimonialisation ?

Tout d'abord, parler de « patrimoine » sans explorer davantage le terme implique que nous parlons d'un phénomène qui est considéré comme allant de soi et qui fait référence à une caractéristique intrinsèque d'un objet. Cependant, ce qui définit le « patrimoine » n'est pas la

nature d'un objet, mais plutôt la façon dont il est perçu et défini par les personnes. Les nombreuses interprétations et les innombrables enjeux qu'il soulève, font du terme une notion complexe et variée qui est difficile (voire impossible) à définir de manière généralisée. C'est pourquoi j'adopte la suggestion de Hertz et Chappaz-Wirthner (2012) de parler soit d'un processus de patrimonialisation (pour souligner le caractère construit des objets du « patrimoine »), soit d'utiliser le terme entre guillemets. L'encyclopédie Larousse (2020) suggère que le « patrimoine » est constitué par les héritages culturels du passé racontant l'histoire des peuples. Ils peuvent prendre la forme d'objets de la vie quotidienne, de réalisations d'artisanat, de lieux sacrés, de paysages, de rituels ainsi que d'autres nombreuses configurations témoignant d'un passé commun. Ellen Hertz et Suzanne Chappaz-Wirthner (2012 : 4) soulignent que le « patrimoine » est également le résultat de l'acte d'institutionnalisation par les organisations, car ces dernières ont le pouvoir performatif de déterminer le « patrimoine » à travers leurs critères. Ce « rite d'institution » a comme conséquence l'exclusion de tout ce qui n'a pas pu faire partie du processus de patrimonialisation ; l'anthropologue doit donc donner une particulière attention aux éléments dépourvus des caractéristiques requises pour accéder à la catégorie (HERTZ et CHAPPAZ-WIRTHNER 2020 : 7), car ceux-ci peuvent révéler des facettes fondamentales de la réalité sociale observée.

3.2.2. *L'institutionnalisation du patrimoine culturel immatériel*

En 1994, vingt-quatre pays du monde entier se sont réunis au Japon lors de la conférence de Nara pour discuter de la complexité de la notion de « patrimoine ». Les experts de l'ICOMOS, de l'UNESCO et de l'ICCROM¹ ont convenu que pour qu'un objet puisse être classé de cette manière, il doit d'abord être reconnu comme « authentique ». Giovanni Boccardi (2019 : 6) précise que le mot « authentique » définit quelque chose qui est « vraiment ce qu'elle est censée être ». Selon l'auteur l'authenticité n'est pas une qualité intrinsèque de l'objet ou de la personne, mais elle est plutôt liée à la perception des individus ; par conséquent le patrimoine et l'authenticité n'existent pas sans la personne qui les définit comme tels. L'objectif de la conférence de Nara était de remettre en question ce qui était considéré comme « authentique » dans le monde occidental en mettant en évidence d'autres formes de « patrimoine » provenant de pays non européens. Au cours de cette conférence, les expert-es se sont accordé-es sur une définition capable d'inclure la variété culturelle dans le concept d'« authenticité ». Giovanni

¹ICOMOS: International Council on Monuments and Sites. UNESCO: United Nation Educational, Scientific and Cultural Organization. ICCROM: International Centre for the Study of Preservation and Restoration of Cultural Property.

Boccardi explique que l'une des critiques formulées par de nombreux pays d'Afrique et d'Orient à l'égard de l'idée occidentale de « patrimoine » était qu'elle se concentrait sur l'aspect matériel des monuments et des sites, sans tenir compte ni du « savoir-faire » qui accompagnait la construction de ces monuments, ni des traditions sacrées ou des rituels associés à des sites spécifiques. Le débat sur l'authenticité a été lancé par le gouvernement japonais, qui souhaitait inclure le site de Hôryû-ji dans la liste du patrimoine mondial. Le site est un ensemble d'anciens temples en bois qui ont été démontés et reconstruits à plusieurs reprises (BRUMANN 2013 : 34). L'élément protégé ne réside pas dans les monuments « originaux » mais dans la connaissance des techniques utilisées pour les construire grâce à la continuité des pratiques et traditions culturelles.

Le document écrit à Nara revitalise la définition de l'authenticité afin de donner de l'espace à une variété de sujets matériels et immatériels :

« By broadening the notion of authenticity, and linking it to a new concept of cultural heritage, less fixed in time and focused on the past and more open to evolution and the living dimension of cultures, it was hoped to enable the recognition of the cultural heritage of the world in all its diversity. » (BOCCARDI 2019 : 5)

En 2003 l'UNESCO a adopté la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel afin de définir l'expression « patrimoine culturel immatériel », en accordant une place plus importante aux aspects non matériels. Le « patrimoine immatériel » devient institutionnel et émerge l'intérêt dans la sauvegarde la diversité des « identités culturelles » et d'assurer sa transmission entre les générations :

« Peoples' learned processes along with the knowledge, skills and creativity that inform and are developed by them, the products they create, and the resources, spaces and other aspects of social and natural context necessary to their sustainability; these processes provide living communities with a sense of continuity with previous generations and are important to cultural identity, as well as to the safeguarding of cultural diversity and creativity of humanity » (UNESCO 2020)

Cependant, la frontière entre le patrimoine immatériel et le patrimoine matériel est floue car ce dernier est défini sur des croyances subjectives immatérielles. L'extension de la définition du patrimoine culturel immatériel donnée par l'UNESCO rend difficile la sélection du « patrimoine », car tout peut potentiellement parler de manière authentique d'une identité collective.

Enfin, les formes de patrimonialisation ne se limitent pas seulement au cadre de l'UNESCO et des institutions nationales. L'idée de protéger des biens considérés comme ayant une valeur historico-culturelle est également présente chez les acteurs non spécialisés (HERTZ et CHAPPAZ-WIRTHNER 2012 : 11). Le patrimoine peut être considéré non seulement comme un processus d'institutionnalisation, mais aussi comme une pratique sociale qui crée des objets et des connaissances, un lieu d'appartenance et une identité collective menée par des groupes de personnes non institutionnels.

3.2.3. *La nature peut-elle être considérée une forme de « patrimoine » ?*

Comme exposé auparavant, ce qui m'intéresse particulièrement sont les formes de patrimonialisation qui entrent en lien avec les questions de l'authenticité du paysage et de la conservation de la biodiversité. L'idée d'un « patrimoine naturel » émerge dans le contexte de la protection de la nature sauvage américaine contre les menaces de l'industrialisation, et elle fait référence à un héritage naturel des générations passées qui doit être protégée pour celles de l'avenir. En termes simples, il s'agit de ce que l'on appelle aujourd'hui la biodiversité, conçue comme « *the variety of life found in a place on Earth or, the total variety of life on Earth* » (ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA 2020). A ce propos, André Micoud s'intéresse à la nécessité actuelle de transmettre la vie, en particulier à l'importance de vouloir conserver la biodiversité. Il soutient que l'idée de préserver la vie n'est pas nouvelle, au contraire, elle faisait partie du quotidien des sociétés paysannes, lesquelles conservaient des semences pour les saisons suivantes et assuraient la reproduction du bétail. Bien avant l'émergence de la notion de « patrimoine », les sociétés se préoccupaient de la transmission de la vie afin que les générations futures puissent en bénéficier. En quoi donc la question de la patrimonialisation de la nature est-elle un nouvel enjeu qui caractérise la société d'aujourd'hui ? Micoud répond à cette question en expliquant que la particularité d'une société spécifique ne réside pas dans ce qu'elle considère comme important à transmettre, mais dans la forme de cette transmission. Une société se caractérise donc par la manière spécifique qu'elle choisit pour transmettre et défendre son identité dans le temps. La préservation de la biodiversité, par exemple, ne consiste pas seulement à maintenir un réservoir de ressources, mais elle répond également au désir de sauvegarder l'évolution spontanée des espèces (MICOUD 2000 : 74).

De même que la limite entre « matériel et immatériel » est perméable, celle entre « naturel et culturel » l'est aussi. Une réserve naturelle, ainsi que les espèces protégées, sont issues des idéaux culturels d'une société, et souvent les paysages naturels intègrent des éléments de

l'histoire et des traditions des habitant-es locaux. Dans l'effort de créer un cadre qui puisse dépasser la dichotomie entre « nature et culture » et entre « matériel et immatériel », l'UNESCO institutionnalise la notion de « paysage culturel » et lui donne la définition suivante :

« Les paysages culturels représentent les « œuvres conjuguées de l'homme et de la nature » [...]. Ils illustrent l'évolution de la société et des occupations humaines au cours des âges, sous l'influence des contraintes et/ou des atouts présentés par leur environnement naturel, et sous l'effet des forces sociales, économiques et culturelles successives, internes et externes. » (UNESCO 2020)

Selon l'organisme international les « paysages culturels » reflètent souvent des techniques durables d'utilisation des terres qui peuvent contribuer au développement de techniques modernes respectueuses de l'environnement naturel et de la diversité biologique. De plus, grâce à cette définition, le paysage est dorénavant considéré comme le résultat de l'interaction entre le naturel et le culturel. Cependant la mise en pratique de cette définition normative est controversée et peut varier sensiblement selon la subjectivité de sociétés qui la considèrent. Premièrement, le concept impose la vision dichotomique typiquement occidentale entre nature et culture, laquelle n'est pas forcément présente dans le bagage conceptuel et dans la compréhension des territoires par certaines sociétés. Ceci peut empêcher des territoires, notamment ceux caractérisés par un tissu urbain, d'être reconnus internationalement comme ayant une valeur patrimoniale (ZAMANT 2017 : 94-97). L'ambiguïté de la notion de « paysage culturel » rend difficile son utilisation comme outil analytique. Toutefois, elle peut contribuer à situer le Mournes Path Project vis-à-vis du cadre conceptuel normatif créé par l'UNESCO.

3.2.4. La figure de l'entrepreneur-e du patrimoine

Malgré l'effort de l'UNESCO d'universaliser la notion de « patrimoine », son institutionnalisation a marginalisé certaines minorités locales, lesquelles ont été incluses que tardivement dans le registre reconnu par les États. Ceci a donné lieu à un processus de revendication identitaire, au cœur duquel des acteurs se rendent dans l'espace public pour défendre les biens en danger. Isnart explique que souvent ces personnes se trouvent à la frontière entre les groupes qui désirent protéger ces biens et les réseaux politiques ou culturels leur permettant de s'exprimer au-delà du groupe en question (ISNART 2020 : 9). Ces acteurs, que l'auteur appelle les « entrepreneurs de patrimoine », ne sont pas seulement les médiateurs d'une mémoire collective mais aussi des constructeurs de « patrimoine ». Ils-elles arrivent à

mettre en place notamment : « *une mise en scène des objets culturels patrimonialisés et une narration de soi, mais également une volonté de transmission au-delà du groupe générationnel et du groupe local.* » (ISNART 2020 : 10). Le tourisme, par exemple, constitue parfois le moyen principal de la valorisation d'un bien culturel ; mais qu'est qui se passe quand des activités touristiques arrivent mettre en danger les biens susceptibles d'être protégés, comme dans le cas de la biodiversité ? La figure de l'entrepreneur-e du patrimoine me permet de mieux comprendre les rôles et les pratiques des acteurs en première ligne dans l'idéation, la création et la transmission des idéaux qui entourent le Mournes Path Project.

3.3. L'artisanat

Pour aborder la question du savoir-faire des *rangers* dans la construction du chemin j'ai voulu approfondir le rapport entre constructeur-trice et la matière travaillée, qui est ressorti dans quelques entretiens avec les personnes directement concernées par le Mournes Path Project.

Selon Richard Sennett pour comprendre le travail artisanal dans sa complexité il faut rompre avec le clivage historiquement construit entre théorie et pratique, travail intellectuel et travail technique (JOURDAIN 2010). Sennett critique notamment la séparation entre l'*homo faber* et l'*animal laborans* théorisée pas sa professeure Hannah Arendt, sociologue et politologue experte des questions du pouvoir dans de contextes totalitaires (2008 : 7). Elle soutient notamment que l'*animal laborans* est l'humain condamné à la routine et absorbé par ses taches, pour qui le travail représente une fin en soi. Il est incapable de retourner sur ses pensées et actions à travers une pensée critique. Cet humain agit en répondant à la question « comment ? ». Parallèlement, l'*homo faber* est celui capable de juger éthiquement le travail matériel et les pratiques, il est l'équivalent du supérieur de l'*animal laborans*, et répond à la question « pourquoi ? ». Finalement, selon Arendt les humains vivent dans deux dimensions : d'un côté dans certaines situations ils se limitent à exécuter de taches dans une manière amoral et non réfléchi, tandis que dans d'autres ils ont la capacité de penser et juger ensemble. Selon Sennett cette division n'illustre pas la complexité de la réalité sociale, et au contraire la dévalorise, car l'*animal laborans* est tout-à-fait capable de penser durant l'exécutions de son travail :

« *Another, more balanced view is that thinking and feeling are contained within the process of making* » (SENNETT 2008 : 7).

Sennett décrit l'artisanat comme une impulsion humaine à désirer un travail bien fait pour son propre intérêt, qui va plus loin du travail manuel qualifié. Plus spécifiquement l'auteur

s'interroge sur le dialogue entre la main et la tête, la pratique concrète et la pensée. Cette relation s'applique dans des domaines qui apparaissent comme la programmation informatique, l'art, l'éducation etc. L'artisan est donc un *animal laborans*, qui doit utiliser son intelligence pour mettre en œuvre son savoir-faire et fabriquer un objet (JOURDAIN 2010). Grâce à l'expérience pratique, l'artisan développe une intuition qui lui permet d'arriver à ajuster ses gestes en anticipant les sensations.

De son côté Hartmut Rosa, dans son ouvrage *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, présente le concept de résonance l'appliquant aussi à la relation de l'humain avec le travail. Il explique que dans la société moderne la qualité de la vie se base sur le paradigme de l'accessibilité individuelle et collective au plus grand nombre de ressources matérielles et immatérielles (ROSA 2018 : 1, 2). L'accessibilité au monde est réalisable non seulement avec de l'argent, mais aussi avec d'autres moyens, tels que l'évolution de la technologie, par exemple en passant du vélo quand on est petit à la voiture quand on est adulte, on augmente la mobilité dans l'univers des possibilités. Toutefois, selon l'auteur, pour être heureux et satisfaits de la vie, il ne suffit pas d'augmenter l'accès aux ressources de la part des individus et des collectivités, mais il est important que ces derniers-ères entrent en *résonance* avec le monde qui les entoure. La *résonance* de Rosa est un rapport cognitif, affectif et corporel entre sujet-objet caractérisé par deux mouvements complémentaires. D'un côté le sujet est « touché » par un fragment de monde et de l'autre il « répond » au monde en agissant de manière concrète avec lui. En absence de résonance, l'auteur décrit une relation muette et instrumentale ou une relation « passive » dans laquelle le monde est subi par le sujet (ROSA 2018)

Rosa regroupe les rapports de résonance en trois catégories. La première est la résonance *horizontale* qui s'exprime à travers l'intersubjectivité, donc dans des sphères sociales comme par exemple la famille ou la politique. La deuxième est la résonance *diagonale*, laquelle explique le rapport avec les objets inanimés, comme par exemple à l'école, dans le travail ou dans le sport. Enfin, la résonance *verticale* qui se manifeste dans le monde transcendant comme dans le cas de la religion, la nature, l'art etc. (PENOCLE 2018 :2). Ce qui m'intéresse est l'axe de résonance *diagonale* qui analyse les rapports aux objets inanimés.

L'analyse de Rosa cherche à ne pas tomber dans le dualisme cartésien qui divise l'esprit du corps, en expliquant comment le sujet humain est d'un côté un *corps-propre* (qui perçoit et agit), et de l'autre un *corps-objet* qui a la capacité réflexive de percevoir son propre corps

comme objet dans le monde. Ceci signifie que l'organisme humain est parti du sujet (*corps-propre*) et aussi un élément du monde (*corps-objet*), et que l'un n'existe pas sans l'autre. Dans ce contexte le corps peut être considéré un médium entre le moi réflexif et le monde. Le corps-objet peut être imaginé comme une sorte de membrane sur laquelle le monde se manifeste en laissant des traces. C'est grâce à lui que le monde s'inscrit dans le sujet et que le sujet s'exprime dans le monde. Par conséquent le monde, qui a une influence sur le corps, peut être perçu comme source d'inspiration en stimulant le corps à réagir comme une caisse de résonance. Quand le corps participe et se laisse transporter par ce qui se passe dans le monde, sujet et objet entrent en résonance. Quand le corps souffre ou résiste à la volonté du sujet, le sujet et l'objet ont une relation instrumentale.

Grace à ces auteurs j'ai essayé de comprendre mieux le rapport entre les *rangers* et le savoir-faire dans la construction du chemin, le rapport à la matière et leur sens de satisfaction ou insatisfaction envers leur travail.

3.4. Que faire de ces approches et concepts ?

Nature, wilderness, patrimoine, authenticité, paysage culturel : tout au long de mon stage je me suis retrouvée confrontée à ces notions. Je les entendais dans les discours de mes collègues, je les lisais dans les articles de journaux, sur Twitter et dans les articles scientifiques. J'en utilisais souvent certaines dans mon quotidien, que ce soit pour expliquer mes tâches de bénévole aux personnes externes à l'association, ou pour converser avec les collaborateurs-trices du National Trust. À un moment donné j'ai senti le besoin de les contextualiser et de les déconstruire pour pouvoir enfin accéder à une meilleure compréhension du projet. Finalement, c'est Howard Becker (2002 :179) qui suggère d'élaborer les concepts en dialogue constant avec les données empiriques. Prendre distance par rapport à ces notions me permet d'un côté de contextualiser l'ensemble des discours et des pratiques qui entourent le Mournes Path Project et de l'autre de saisir les outils analytiques les plus pertinents pour répondre à ma question de recherche. Pour cette raison je vais décrire ce que je retiens des notions que je viens de présenter, pour ensuite chercher à les insérer dans un cadre capable de me guider dans l'analyse.

La première fois que je me suis retrouvée face aux notions de « nature » et de « wilderness », je me suis demandée à quel point j'étais légitimée à les utiliser dans mon analyse. Après les avoir déconstruits je peux maintenant tenir compte de leur complexité : d'un côté je suis

consciente qu'en utilisant ces concepts je participe à la construction de l'entité « nature » qui n'existe pas en soi et par conséquent d'une barrière qui la sépare de l'humain. De l'autre j'ai aussi remarqué comme cette barrière peut avoir une raison politique et écologique d'exister car l'humain est l'espèce de l'écosystème terrestre qui a eu largement le plus d'impacts (et le plus rapidement) sur les autres. Cette séparation permet donc de mettre en évidence cette différence et de contribuer à l'action politique de protection des écosystèmes de notre planète.

Ensuite, la notion de « patrimoine » saute rapidement aux yeux lors que l'on s'aventure dans les sites web du National Trust et du Mournes Path Project, car l'association est née dans le but de « protéger l'héritage historique et naturelle du Royaume Uni » (NATIONAL TRUST 2020). Pourtant, l'aborder de manière critique m'a fait prendre conscience de sa complexité. À nos jours elle est largement utilisée par les organismes internationaux comme un outil politique qui cherchent à universaliser le rapport de l'humain avec son passé, et elle est au centre de nombreux débats qui mettent en lumière sa dimension normative. J'accueille la suggestion de Hertz et Chappaz-Wirthner qui proposent de parler plutôt de processus de patrimonialisation pour mettre en évidence le caractère construit des objets du « patrimoine ». Mon sujet de recherche traite d'une forme de patrimonialisation d'un espace « naturel ». Il est important de souligner que les paysages naturels protégés sont issus des idéaux culturels d'une société et souvent intègrent des éléments de l'histoire et des traditions des habitants locaux. J'ai donc pensé que l'usage de la notion de « paysage culturel » institutionnalisée par l'UNESCO aurait pu être un support utile à ma recherche. Toutefois, j'ai remarqué que les critiques que l'on peut adresser à la notion de « patrimoine » ont une pertinence aussi avec la notion de « paysage culturel », car elles mettent en évidence son caractère normatif et qui peine à prendre en compte des certaines spécificités culturelles. Je me suis donc demandée si c'était plus pertinent de me focaliser sur les biens impliqués dans le processus de patrimonialisation ou sur les acteurs de ce processus. Je suis donc tombée sur la notion d'« entrepreneur-e-s de patrimoine », laquelle fait référence aux acteurs qui se mobilisent afin que ce qu'ils-elles considèrent important à protéger puisse avoir une reconnaissance au-delà du groupe social directement concerné. Tout comme les institutions, ils-elles mettent en scène les biens culturels et construisent une narration de soi, dans le but de transmettre des idéaux et ces biens aux générations futures. A travers différentes stratégies, comme par exemple le tourisme, ils-elles cherchent également de communiquer à un public extérieur et à la communauté directement concernée.

Vu que la notion de paysage se fonde déjà sur des croyances intersubjectives, donc elle comprend déjà une dimension culturelle, je pense que l'usage de « paysage culturel » est redondant.

Je vais plutôt utiliser « paysage » comme notion capable de réunir les représentations de la « nature », sa dimension socialement construite et les éléments culturels imaginé comme faisant partie de l' « authenticité » des Mournes.

Pour souligner le caractère construit de la notion de « patrimoine », je vais m'appuyer sur la suggestion Hertz et Chappaz-Wirthner d'utiliser plutôt l'expression « processus de patrimonialisation ».

4. PROBLEMATIQUE

4.1. L'énigme de la « nature »

La difficulté dans une recherche en sciences sociales n'est pas d'arriver à produire des réponses, mais de poser les bonnes questions : problématiser, comme l'explique Cyril Lemieux, c'est réussir à mettre en énigme ce qui paraît normal (LEMIEUX 2012 : 27). Pour construire un objet d'étude les sciences sociales doivent d'abord prendre de la distance avec les prénotions de manière à poser un nouveau regard sur la réalité et de l'interroger autrement. Plus précisément, il s'agit de passer du sens commun au sens sociologique (PAUGAM 2008 : 22). Ce processus est fondamental car il permet d'ouvrir les yeux sur les réalités sociales, construites sur des croyances partagées, des interprétations intersubjectives et des logiques collectives. Pour construire mon objet d'enquête, je me suis laissée guider par les étapes de problématisation décrites par Lemieux (2012 : 30).

L'auteur explique qu'il s'agit tout d'abord de « *s'emparer d'une croyance partagée ou d'un constat reconnu relatifs à l'objet que l'on entend étudier* ». J'ai donc commencé par me demander ce qui allait de soi dans le Mourne Path Project, et quels éléments « normaux » ou même « banals » ressortaient de mon expérience personnelle ainsi que de celle des acteurs interviewés. J'appellerai ces éléments les « suppositions implicites », m'inspirant des enseignements de la Prof. Marion Fresia lors de son cours sur la « socio-anthropologie de l'aide internationale » que j'ai suivi en 2018. Durant la dernière décennie, le National Trust recense une augmentation du nombre de randonneurs-euses dans les Mourne Mountains et plus particulièrement sur son territoire où se dresse le Slieve Donard, la plus haute et la plus populaire des cimes de cette chaîne de montagne. L'association remarque que le chemin, construit dans les années 1990 pour faciliter la montée à travers la vallée du Glen River vers le sommet de la montagne, s'éparpille désormais en une série de tracés aléatoires qui ne cessent de s'épandre. Les *rangers* de l'ONG, ainsi que d'autres associations actives dans l'aménagement du territoire ou dans les activités récréatives du territoire des Mourne, s'alarment par ces « cicatrices » laissées dans la montagne, lesquelles mettraient en danger la biodiversité et le paysage « authentique » du Slieve Donard et de ses montagnes voisines. À propos de ce soucis, le National Trust écrit dans son site web :

« As the popularity of the Mourne has grown over recent years, winning recent accolades such as Northern Ireland's favourite walking destination, visitor numbers

have continued to rise. As this has happened, the delicate ecosystem of the Mourne has started to show signs of wear and tear and that's where the Mourne Rangers come in. As part of the plan to create a sustainable path on Slieve Donard, the two year project will see them repairing 'braided' tracks, where walkers have created multiple routes and re-landscaping some of the areas around the upland paths to ensure protection of the surrounding environment. » (NATIONAL TRUST 2020)

Le projet de renouvellement du chemin qui mène au Slieve Donard semblerait être construit sur la supposition implicite que le phénomène de l'érosion dans les Mourne est un problème et qu'il est causé principalement par les randonneurs-euses. Pour la grande majorité de mes interviewés, l'érosion met en danger la biodiversité de la zone protégée. En plus, les signes du passage humain dans les montagnes sont vus de manière négative car ils abiment l'authenticité du paysage le rendant visuellement « moins naturel ». Seul sont tolérés les éléments anthropiques retenus provenir « des traditions locales », comme par exemple l'élevage extensif des béliers, ou les monuments historiques comme le Mourne Wall. D'après mes interviewés l'usage de techniques manuelles relevant d'une « tradition » est la meilleure solution pour réparer le chemin, car elles donnent résultat cohérent avec le « paysage naturel » des Mourne Mountains.

Vu l'impact négatif des cicatrices sur le paysage et sur son « authenticité » et sa biodiversité, il faudrait s'attendre que l'ONG dissuade les personnes à marcher dans les montagnes et fasse en sorte que tous les tracés de passage disparaissent. Pour la plupart des interviewé-es le « paysage authentique » des Mourne comprends des éléments humains venants d'une « tradition locale » (comme l'élevage des béliers), ou portant une trace du passé (le Mourne Wall), je suppose que les techniques utilisées pour construire le chemin relèvent aussi d'une « tradition locale » considérée comme telle par la communauté. Enfin, selon les acteur-es travailler manuellement permettrait un résultat plus cohérent avec le « paysage naturel » que les acteurs se soucient de protéger. Je m'attendais donc à ce qu'aucune machine ne soit utilisée et que le résultat final soit un chemin presque « invisible » au milieu du paysage de bruyère.

Bien qu'il y ait une croyance partagée sur le fait que les randonneurs soient la source principale de l'érosion du sol dans la vallée du Glen River, j'ai remarqué durant mes observations qu'il y a une forte volonté de rendre le projet et les Mourne Mountains visibles et accessibles à travers différents moyens de communication, comme les réseaux sociaux, la presse et les journées de bénévolat. De plus, malgré le fait que les signes laissés par les randonneurs-euses soient perçus

comme des cicatrices dégradant le paysage authentique des Mournes, l'équipe s'engage elle-même à créer un (semi-) nouveau² tracé bien visible depuis la base de la montagne. Les acteurs utilisent des techniques qui relèvent, selon eux, d'une « tradition » écossaise. Ces techniques sont beaucoup utilisées en Ecosse et dans le Lake District pour construire et réparer des chemins de montagne, mais elles sont (encore) peu connues en Irlande du Nord. Les acteurs semblent donc se réapproprier d'un savoir-faire qui n'est pas (ou qui n'est plus) présente dans les Mournes Mountains pour recréer leur propre « tradition ». Enfin, bien que les techniques de construction manuelles soient privilégiées, les *rangers* transportent malgré tout des roches d'une cave de granit jusqu'au chantier avec un hélicoptère deux fois par année. Le résultat final est un chemin d'une largeur d'un mètre et demi, très visible et accessible. Ainsi, une dernière et intéressante contradiction émerge du fait que l'équipe intervient lourdement pour créer un paysage naturel.

Je tiens à souligner qu'il ne s'agit pas de juger les acteurs ou de les accuser de ne pas agir de manière logique ou rationnelle, mais plutôt de montrer la complexité de la réalité sociale. Le travail de l'anthropologue est d'approfondir empiriquement ce que, à travers un premier regard, semblent être des contradictions, mais qui ont un sens et une logique pour la communauté enquêtée. Après avoir fait émerger les contradictions principales, l'anthropologue peut enfin élaborer la question de recherche.

Pour résumer, et arriver enfin à formuler la question de recherche, le National Trust identifie un problème : un nombre croissant de personnes se rendant au sommet du Slieve Donard ne suivent pas la trace construite dans les années 1990. Ceci cause une augmentation de l'érosion du sol mettant en danger les espèces de l'aire protégée, ainsi que l'identité du paysage local. La solution proposée est celle de rendre le chemin plus accessible, durable, et esthétiquement « cohérent » avec le paysage autour. Les techniques choisies relèvent de « techniques traditionnelles », qui n'emploient pas de machine et se basent sur le travail manuel de différents acteurs. Certaines formes de présence humaine dans la vallée du Glen River sont acceptées par les acteurs dans la définition de « paysage authentique » : c'est le cas de l'élevage des béliers ou des monuments historiques. D'autres formes de présence, comme typiquement celle des randonneurs, sont condamnées car considérées dangereuses pour « l'environnement naturel »,

² Le *rangers* du Mournes Path Project s'occupent de remettre à nouveau le premier chemin construit dans les années 1990 et, dans les sections les plus endommagées, ils-elles ont dû le reconstruit complètement, et parfois le dévier.

compris comme une catégorie émique qui donne un sens et une valeur à un ensemble de représentations et de faits donnés. En quelque sorte cette vision positionne la catégorie des humains en dehors de l'environnement naturel et par conséquent leur présence rendrait le paysage naturel moins authentique. Les *tracés* se transforment alors en *cicatrices* :

« At that time in the 1990s from down you could see a scar line going up the mountain already, and I've spoken to people like Jo³ who obviously have been there for fifty-two years, and knows that mountain before and after, you could see it from Newcastle. The path line that people were using, was the same one, you could physically see the scar, like someone took a knife and cut it. So, it looked bad anyway, it looked like there was a big knife cut from the middle of the mountain. So, it wasn't like going in and create something from scratch, it was really about making sure that what was on there wasn't going to get bigger and was going to be safe and appropriate for people to use. So, my understanding of what it was like in the 1990s was to reduce the human impact on the landscape, while still allow people to enjoy that landscape. » (Sarah, 2019)

Le chemin serait donc un compromis entre la nécessité de diminuer les « cicatrices » laissés par les humains, et le besoin de ces derniers de marcher dans les montagnes. La « cicatrice » se transforme alors en « chemin » et acquiert une connotation positive. Dans ce travail de mémoire j'aimerais m'intéresser à la stratégie que l'équipe du Mourne Path Project met en place pour dépasser la confrontation de logiques suivante : comment l'être humain peut-il vivre une expérience authentique des Mournes, étant donné que sa présence même représente un des éléments qui rend le *paysage* moins « authentique » et l'*environnement naturel* moins « naturel » ? Quelles sont les caractéristiques qui distinguent le Mourne Path de n'importe quelle « cicatrice » présente sur le territoire ?

Ces raisonnements m'amènent à formuler la question de recherche : **comment est-ce que le Mourne Path Project permet aux humains de traverser le « paysage naturel » de la vallée du Glen River sans nuire à son « authenticité » ?**

4.2. Axes de recherche

A travers le cadre théorique j'ai présenté les principales approches théoriques qui m'ont aidé dans le développement de la problématique et de la partie analytique. Étudier la littérature

³ Jo Whatmough est la première gardienne de la réserve naturelle de Murlough établie en 1967.

scientifique m'a permis d'extrapoler et de discuter les concepts principaux qui représentent maintenant les outils analytiques de ma recherche. Sur la base de cette critique conceptuelle j'ai structuré mon analyse à partir de trois axes de recherche : la fabrication du paysage, la mise en scène d'un idéal, et la création d'une tradition.

Je tiens à souligner qu'il ne faut pas voir cette structure comme un ensemble d'arguments disjoints qui se suivent de manière linéaire, mais plutôt comme des sphères d'intérêt qui se chevauchent et qui se complètent. Mon analyse gravite donc entre les différentes narrations du projet, le rapport à l'objet (et au corps) et à la transmission de ce savoir et savoir-faire.

Axe 1 : la mise en scène d'un idéal

Dans le premier axe de recherche je vais approfondir la manière dont la mise en scène de l'idéal du paysage authentique permet aux acteurs de donner du sens et de la valeur au projet. Je vais d'abord analyser la manière avec laquelle l'équipe du Mournes Path Project communique avec le public, notamment à travers les photos chargées sur la page Twitter, les articles de journaux, et les journées de bénévolat. Est-ce que la mise en scène des *rangers* au boulot dans un paysage intact renforce l'idéal de la nature sauvage et des *rangers* comme protecteurs mythiques de la montagne en légitimant leur travail ?

Axe 1 : La fabrication du paysage

Dans cette deuxième partie je vais explorer le savoir-faire des *rangers* dans la construction du chemin. A l'aide de l'ouvrage de Sennett *The Craftsman* et sous la clé du rapport entre la tête et la main, j'analyse comment les acteurs arrivent à « imiter la nature » et à construire un objet considéré comme étant en cohérence avec le paysage qui l'entoure pour amener les randonneurs à vivre « *a true wilderness experience* ». Sennett me permet aussi de prêter attention à la capacité de la matière à transformer la main humaine et donc à jouer un rôle actif dans la création de l'œuvre artisanale.

Ensuite, grâce au concept de *résonance* de Rosa, j'essaye d'approfondir le sens de satisfaction (ou d'insatisfaction !) des acteurs face à un travail qui se déroule dans des conditions physiques et météorologiques difficiles. Est-ce que le sens de (in)satisfaction des *rangers* et des bénévoles par rapport à leur emploi est dû à une relation de résonance (ou de manque de résonance) avec le monde ?

Axe 3 : la création d'une tradition

Dans l'axe conclusif de mon analyse je vais m'intéresser à la manière dont les acteurs du projet de cheminement participent à la création d'une tradition. L'importance donnée à la transmission des valeurs fondées sur la protection de la biodiversité aux générations futures, accompagnée par la construction de l'authenticité du paysage culturel de la Glen River valley, et la réappropriation d'une technique de construction considérée traditionnelle me portent à penser que le Mournes Path Project s'insère (consciemment ou inconsciemment) dans un processus de patrimonialisation du paysage culturel de la vallée du Glen River. Ce processus est construit de manière à ce que les humains puissent expérimenter l'authenticité de cette zone des Mournes Mountains sans l'impacter de manière négative. Les *rangers* (médiateur-es entre le monde de la nature et celui de l'humain) sont des acteurs qui se situent sur une ligne floue entre spectateurs extérieurs et partie intégrante du paysage authentique de l'aire protégée. Le chemin est-il à la fois la matérialisation et la métaphore de cette ligne floue qui représente un compromis permettant aux humains modernes de marcher sans abimer le paysage ?

5. METHODOLOGIE

L'objectif du chapitre suivant est d'exposer de manière réflexive la posture méthodologique adoptée durant ma recherche à travers la description des étapes principales qui la caractérisent. Je commence par la présentation du stage qui m'a permis de mettre un pied sur le terrain et de tisser les premiers liens avec les acteurs concernés par la thématique qui m'intéresse. Je continue par une description et une réflexion autour des méthodes que j'ai privilégié pour récolter les données et ensuite pour les analyser. Enfin, je termine avec des réflexions éthiques quant au choix du type d'anonymisation des personnes impliquées, et surtout, par rapport aux impacts de la double position d'anthropologue et de stagiaire sur un organisme de protection de l'environnement local.

5.1. Le stage comme porte d'entrée pour le terrain

Comme l'explique Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995 : 1), si la forme d'investigation empirique dominante de la sociologie et l'histoire sont l'enquête par questionnaire pour la première et l'analyse des archives pour la deuxième, la configuration méthodologique spécifique à l'anthropologie est le travail de terrain⁴. L'auteur souligne que l'enquête de terrain a comme particularité celle d'être « une affaire d'apprentissage ». Autrement dit les compétences dans cette technique relèvent d'un « savoir-faire » qui s'apprend avec l'expérience pratique (1995 : 2). Partant de cette constatation, je trouve que la spécialisation en « action sociale et environnementale » proposée par l'Institut d'ethnologie et particulièrement intéressante car elle prévoit un stage de minimum trois mois au sein d'un organisme d'intervention sociale ou environnemental. Le stage permet ainsi de mettre un pied sur le terrain et commencer à tester les instruments d'investigation appris lors des études en anthropologie. Ce qui rend particulier ce type d'enquête est le fait qu'elle consent d'expérimenter ce qu'implique porter les « casquettes » de chercheuse et de stagiaire simultanément. En effet, lors de mon terrain, d'un côté je me suis engagée comme bénévole *pour* la réserve naturelle de Murlough, et de l'autre ma participation directe a servi comme clé pour comprendre la réalité sociale qui m'entourait (et dont j'étais partie !) de manière profonde d'un point de vu socio-anthropologique. Le défi a été de réussir à gérer les implications de la vie sur le terrain en apprenant à prendre la distance critique nécessaire à conduire une analyse libre de jugements

⁴ Olivier de Sardan spécifie qu'il s'agit des méthodes privilégiées par les disciplines, même si les formes méthodologiques combinées sont largement répandues (OLIVIER DE SARDAN 1995 : 1).

de valeur. En effet, comme j'ai appris durant les études, une recherche est toujours située et subjective. Il faut donc travailler constamment sur soi-même, chercher à prendre conscience de ses idéaux pour pouvoir les comprendre et les contextualiser, et enfin empêcher les préjugés de biaiser la recherche.

Dans le deuxième chapitre du mémoire j'ai expliqué que ma première expérience comme bénévole au sein de Murlough National Nature Reserve a eu lieu de septembre à décembre 2016, un an avant le début de mon parcours de master. Durant ce séjour j'ai découvert qu'en 2002 le département de l'environnement nord-irlandais avait présenté un projet qui proposait de donner aux Mourne Mountains le statut juridique de parc national ; ce projet a été refusé par la majorité de votants en 2007. Fascinée par les stratégies et les dispositifs territoriaux de protection de la nature et du paysage, j'ai voulu repartir à Murlough, dans le cadre d'un stage pour découvrir un peu plus à propos de ce projet. Une fois arrivée sur place en septembre 2019, j'ai cherché toute de suite des contacts pour approfondir le thème du parc national, voir si effectivement il y avait encore de la matière à travailler et quelles conséquences avait eu le refus de la population dans la politique territoriale de la zone. C'est ainsi qu'en discutant avec mes collègues j'ai découvert le projet pilote de renouvellement d'un chemin dans la propriété du National Trust dans les Mourne Mountains mené par l'équipe de Murlough. Dans l'idée de m'approcher du territoire qui m'intéresse, j'ai commencé à travailler au chantier du chemin de randonnée deux fois par semaine. Parallèlement, j'ai découvert que les bénévoles durant leur séjour avaient la possibilité de proposer un mini projet personnel utile à la réserve naturelle. De plus en plus intéressée par le Mourne Path Project, j'ai décidé de proposer comme mini-projet au responsable une collaboration dans l'idée de donner à l'organisation un rapport sociologique concernant ce dernier. Cette collaboration, dont j'ai déjà parlé dans le deuxième chapitre du mémoire, a donné lieu à un rapport de stage focalisé spécifiquement sur le chemin qui traverse la vallée du Glen River. J'ai d'abord essayé d'insérer le projet dans son contexte socio-historique, et ensuite de donner l'espace aux représentations des personnes qui s'occupent de la reconstruction ainsi que des *stakeholders* concernés. En échange, l'équipe m'a fourni des contacts et m'a facilité le travail me laissant participer à des rencontres et à des moments de discussion avec d'autres organisations impliquées.

5.2. Posture méthodologique et récolte des données

Pendant mes études j'ai appris que la méthodologie de recherche de l'anthropologie et des disciplines voisines n'est pas quelque chose de fixe mais que, au contraire, elle se construit dans le temps en fonction du sujet, du terrain, et des choix personnels de l'anthropologue. La recherche qualitative en particulier se distingue par son caractère dynamique et adaptée aux différents contextes observés. J'ai ainsi construit ma démarche méthodologique petit-à-petit, parallèlement à la participation au terrain et à la formulation de la problématique. Je peux donc affirmer que j'ai trouvé une source d'inspiration dans la *Grounded Theory*, fondée aux États-Unis dans les années 1960 par Barney Glaser et Anselm Strauss à travers leur ouvrage *The discovery of Grounded Theory* (1967). En effet cette approche comporte la «*découverte de la théorie à partir des données, collectées et analysées de manière systématique* » (GLASER ; STRAUSS, 2010 : 83). Les auteurs proposent un modèle de recherche qui se distancie de celui hypothético-déductif, dans lequel les chercheurs formulent des hypothèses qui sont testées sur le terrain, pour privilégier une approche inductive, caractérisée par la possibilité de retourner sur ces données et de les retravailler tout au long de la recherche. Les hypothèses sont formulées en partant de données empiriques, laissant l'espace à « l'aller-retour » entre le terrain et l'analyse. Le processus d'aller-retour est également appelé *itération* et peut être considéré *concret* dans le cas d'une enquête qui progresse de manière non linéaire entre les informations et les informateurs, ou *abstrait* dans le cas où la problématique et la production des données se modifient mutuellement (OLIVIER DE SARDAN 1995 : 15). Toutefois, la *Grounded Theory* est une approche difficile à utiliser de manière minutieuse parce qu'elle a évolué au cours du temps, rendant difficile une application unique. Pour ce qui concerne ma recherche, j'ai choisi de m'inspirer en particulier à celui que Charmaz appelle le *courant constructiviste* qui se focalise sur les « *phenomena of study and sees both data and analysis created from the shared experience of researcher and participants and the researcher's relationship with participants* » (CHARMAZ 2001: 677). Au contraire du courant objectiviste, le constructivisme apporte une vision de la société dans laquelle les acteurs construisent la réalité de manière subjective.

5.2.1. Observation participante

De manière schématique l'enquête ethnographique se base sur la combinaison de quatre formes de production de données : l'observation participante, l'entretien, les procédés de recension, et la collecte des sources écrites (OLIVIER DE SARDAN 1995 : 3). À travers *l'observation participante*, l'anthropologue observe de l'intérieur une situation sociale et est en interaction

permanente avec les acteurs du contexte qu'il-elle veut analyser. Comme déjà mentionné précédemment, observer de manière objective est impossible, car l'anthropologue projette inévitablement sa subjectivité sur le terrain qu'il-elle observe. Olivier de Sardan soutient que la compétence des chercheur-euses de terrain est de réussir à observer ce qu'ils-elles n'étaient pas préparé-e à voir donc à se faire surprendre par le terrain (1995 : 4). Enfin, l'avantage d'un terrain prolongé est celui de réduire les perturbations induites par la présence de l'anthropologue et permet aux acteurs de normaliser sa présence. Sans doute lors de mes études en anthropologie j'ai développé une sorte de curiosité, même d'idéalisation, dans l'idée de participer pendant quelque mois à une activité qui me passionne, pour ensuite mener une analyse en lien avec cette dernière. Le choix d'un terrain participatif relève premièrement de la volonté de faire une expérience de terrain de manière à m'immerger dans le « monde » que je voulais observer. N'ayant jamais vécu d'expériences similaires, j'étais d'abord curieuse de voir les implications que vivre et travailler avec les acteurs protagonistes de ma recherche apportaient à cette dernière. Le type de participation que j'ai choisie durant mon terrain est celle appelée « *participant-as-observer* ». Comme l'expliquent Hesse-Biber et Leavy : « The participant-as-observer participates fully in the ongoing activities of the research setting and members of the setting know the identity of the researcher as an insider to that setting » (HESSE-BIBER, LEAVY 2011 : 206). Dans mon cas, ce que les auteurs appellent le *degré de participation* au terrain était élevé. Durant cette période de stage je vivais mon quotidien entourée par l'équipe travaillant au chemin. J'habitais avec deux bénévoles et l'une des deux *rangers* du Mourne Path Project dans un appartement qui se trouvait au-dessous du bureau du National Trust à Murlough. Ma colocataire étant nouvelle dans le projet, j'ai pu suivre les étapes de son entrée en fonction d'un point de vue très proche. En ayant déjà vécu à Murlough dans le passé, j'ai retrouvé des vieux amis/es, et je me suis sentie rapidement à l'aise et partie intégrante de l'équipe, ce qui m'a aidé à m'orienter facilement et à comprendre le fonctionnement de l'association plus rapidement. À mon arrivée, j'ai décidé de profiter du temps que j'avais à disposition pour commencer mon travail tranquillement : plutôt que de me lancer toute de suite dans des entretiens exploratoires, j'ai préféré incorporer ma position de stagiaire et discuter librement avec les personnes qui m'entouraient. Avec moi j'avais toujours mon carnet, qui était à la fois un carnet de croquis, un journal de bord, et l'espace où j'écrivais mes notes de terrain.

Ma participation active au projet et mon amitié avec plusieurs membres de l'association m'a permis de comprendre le Mourne Path Project du point de vue plus ou moins d'une *insider*.

Habiter avec quelqu'un qui travaille au chantier du chemin, a impliqué que je ne détachais presque jamais de mon terrain. Ces éléments sont certainement précieux, cependant ils ont aussi leurs limites. En effets, il a été (et il est toujours) difficile de prendre une distance critique avec mon sujet de recherche. De plus, le fait que j'ai vécu une expérience de stage très positive, ainsi que le fait de partager des idéaux avec nombreux des acteurs concernés par le projet, rend difficile pour moi de remettre ces idéaux en question. Pour cette raison le travail réflexif de l'anthropologue a place centrale et, pour ce qui concerne ma recherche, j'ai essayé de l'appliquer de manière transversale tout au long de l'enquête.

Durant cette période de stage non seulement j'ai participé activement à la construction du chemin, mais j'ai eu l'opportunité de prendre partie à des événements le concernant. Il s'agit notamment de réunion de l'équipe, de conférences avec les *stakeholders* et des rencontres avec l'association Mourne Heritage Trust qui collabore de manière étroite avec National Trust dans le Mournes Path Project.

5.2.2. Entretiens

Nous avons appris durant le cours de méthodes qualitatives en sciences sociales donnée en 2018 par Prof Janine Dahinden et Dre Anna Neubauer que si l'observation à l'avantage de consentir de s'approcher directement à des pratiques et à des interactions entre les acteurs, l'entretien permet de saisir les représentations *émiques* et le sens que les personnes donnent à leur vie, environnement, pratiques etc. Olivier de Sardan souligne que grâce aux entretiens, l'anthropologue a accès à nombreuses informations précieuses qui ne seraient pas atteignables uniquement à travers l'observation (1995 : 6). L'ensemble de mes échanges avec les personnes concernées par le projet varient entre des conversations informelles et des entretiens plus structurés. Cependant, classifier ces échanges sous des catégories me donne l'impression de hiérarchiser les informations selon celle qui relève de la méthode plus scientifique à celle qui viens du simple échange spontané. Durant mon terrain il m'est passé de mener des entretiens soigneusement préparés à l'avance qui ont amené à un échec, comme des conversations spontanées à dix heures du soir qui ont été cruciales pour la suite de mon travail (et que, pour des raisons éthiques et pour ne pas casser la magie et la spontanéité du moment je n'ai pas enregistré !). Pour mener mes entretiens je me suis également appuyée sur les stratégies apprises lors du cours en méthodologie qualitative mentionné plus haut, et je me suis aussi particulièrement inspirée des conseils d'Olivier de Sardan écrits dans l'ouvrage *La rigueur du qualitatif* (2008). Selon lui il n'y a pas de techniques pour mener des bons entretiens, mais

plutôt des « savoir-faire ». Il explique notamment que de manière générale les entretiens oscillent entre le pôle de la « consultation » et celui de l'« expérience ». Souvent l'informateur peut être à la fois un consultant qui possède des compétences sur la société ou groupe social observé et un narrateur qui parle de son propre vécu. L'anthropologue *consulte* l'interlocuteur sur ce qu'il/elle pense et connaît sur un sujet, car il/elle est censé partager un savoir commun avec d'autres acteurs appartenant au même contexte ou au même groupe. Ce type d'échange ressemble à celui que Meuser et Nagel (2002) appellent un « entretien d'expert », lequel pose au centre de l'intérêt les compétences de la personne dans un domaine spécifique. Toutefois, selon Olivier de Sardan, l'interviewé n'est pas nécessairement considéré un expert au sein de la société locale car « la notion de « *consultant* » renvoie ici à un registre spécifique de discours dans les situations d'entretien, et non à un statut particulier de l'interlocuteur. » (OLIVIER DE SARDAN date : 55). Parallèlement l'entretien (ou une partie de celui-ci) peut porter aussi sur l'expérience personnelle de la personne interviewée, comme un fragment de sa vie ou des événements auxquels elle a participé. L'entretien souvent donne une illusion réaliste et objective, toutefois il est une réalité interactive dont le fonctionnement dépend de nombreux facteurs comme le contexte, ou la personnalité des interlocuteurs. Enfin l'entretien est aussi une conversation, laquelle doit se rapprocher d'une mode de communication présente dans la culture locale. Pour cette raison j'ai essayé de structurer mes entretiens en préparant à l'avance des thématiques que je souhaitais traiter, toutefois j'ai toujours préféré me laisser guider par le chemin conversationnel, en improvisant des questions et en restant ouverte à approfondir des thèmes nouveaux et pertinents avec mon thème général.

Comme j'ai déjà expliqué, lors de mon observation participante j'ai eu l'opportunité de participer à de séances de discussions autour du projet avec l'équipe ainsi que des représentants d'autres organisations qui étaient indirectement touché par le projet (*stakeholders*). C'est ainsi que j'ai commencé à tisser un premier réseau d'acteurs, et à sélectionner les personnes avec qui j'étais éventuellement intéressée à mener les entretiens.

À la fin du stage, je suis rentrée en Suisse avec douze entretiens semi-directifs enregistrés, en grand partie menés avec des acteurs directement engagés dans le projet, mais aussi certains avec des *stakeholders*. Je les ai ensuite regroupés dans un tableau en les plaçant dans quatre catégories d'acteurs selon l'organisation dont ils/elles font partie, et en regroupant les

stakeholders dans une seule catégorie. Ceci m'a permis de situer les différents discours en restant consciente de quelle association ils/elles portent la voix.

Catégorie d'acteurs	Entretiens	Durée env.
National Trust	<ul style="list-style-type: none"> - 1 entretien avec une <i>ex-ranger</i> du MPP - 1 entretien avec le <i>lead ranger</i> de la propriété Murlough and Mournes - 2 entretiens avec les deux <i>rangers</i> du MPP - 1 entretien avec un <i>rangers</i> travaillant à Murlough 	1h 1h15 1h50 et 1h30 45 min
Upland Access Limited	<ul style="list-style-type: none"> - 1 entretien avec le directeur général de l'organisation Upland Access Limited, basée en Ecosse 	1h
Mourne Heritage Trust	<ul style="list-style-type: none"> - 1 entretien avec le responsable des services ruraux - 1 entretien avec un employé travaillant au Mourne Heritage Trust 	1h 1h
<i>stakeholders</i>	<ul style="list-style-type: none"> - 1 entretien avec la responsable de la gestion des terres du Newry, Mourne and Down District Council - 1 entretien avec la responsable de l'accès et de la conservation auprès de l'organisation Mountaneering Ireland. - 1 entretien avec une responsable de projet auprès de l'organisation Outdoor Recreation NI (ORNI). - 1 entretien avec la scientifique de la qualité de l'eau de l'entreprise gouvernementale NI Water. 	1h 30 min 30 min 30 min

Une fois rentrée de mon terrain, j'ai commencé à analyser les données à travers une technique typique de la *Grounded Theory* : le codage. D'après Charmaz « coding is the pivotal first analytic step that moves the researcher from descriptions toward conceptualisation of that description » (Charmaz, 2001 : 683). Flick (2009) explique que cette technique comporte trois étapes : l'*open-coding*, pour donner un code au discours, l'*axial-coding*, pour ressembler les codes en familles de codes, et enfin le *selective-coding*, qui permet de créer des liens entre les familles de codes et passer à une conceptualisation.

5.3. Rédaction du mémoire

À un certain moment, le temps vient où je dois transformer tout le matériel recueilli en un texte dont la logique peut être comprise par un lecteur qui ne connaît pas mon sujet de recherche. Quand j'ai rédigé mon rapport de stage de je suis demandée : à qui veux-je l'adresser ? A un public scientifique ou à un public non scientifique ? Comme j'ai écrit le rapport pour l'équipe de Murlough et qu'il est le résultat d'une négociation avec eux, je décide de structurer le texte de manière à ce qu'il soit compréhensible pour un public qui n'a pas étudié les sciences sociales, mais qui connaît le projet depuis l'intérieur. Ensuite, je me suis posée la même question pour la mémoire. J'ai décidé de l'adresser à un public ayant déjà des connaissances dans les sciences sociales mais en essayant de rendre le texte le plus agréable à lire possible. Parfois, je recours à la narration pour narrer des situations complexes : je vous emmène avec moi dans mon terrain de recherche pour vous aider à mieux comprendre le contexte à travers la narration d'événements et des lieux.

Une autre question que je me suis posée est celle de la traduction de certains mots et de certaines expressions de l'anglais au français. J'ai décidé de laisser tous les noms des lieux et des catégories d'acteurs et de certains objets dans la langue originale, l'anglais, surtout lorsqu'une traduction en français comporte un faible changement du sens des mots et des expressions.

5.4. L'éthique de la recherche : la question de l'anonymat

Depuis que j'ai suivi le cours en méthodes en sciences sociales avec Dr Dahinden et Dre Anna Neubauer en 2018, j'ai commencé à me poser des questions par rapport à l'éthique d'une recherche ethnographique, notamment pour ce qui concerne la question de l'anonymat. Pour orienter mes réflexions j'ai feuilleté la charte éthique rédigée par la Société Suisse d'Ethnologie (SSE) en 2011, dans laquelle les rédacteurs-trices souhaitent mettre à disposition un instrument de réflexion au lieu de fournir une liste contraignante de recommandations normatives. En effet, les enquêtes ethnographiques sont caractérisées par une hétérogénéité des contextes et des dispositifs de recherche, ce qui rend nécessaire une adaptation des principes éthiques aux spécificités de la démarche ethnographique et de son cadre (SSE 2011 : 4). Dans le cas spécifique des questions d'anonymisation, il se passe souvent de promettre l'anonymat aux acteurs lors de la publication des résultats. Je me retrouve aussi dans cette remarque car instinctivement, un peu par peur d'empêcher les interviewé-e-s de s'exprimer librement, un peu par la crainte de susciter des incompréhensions entre eux, j'ai tout de suite voulu rendre les

noms des enquêté-e-s anonymes. Cependant, je suis consciente que, étant l'équipe du Mournes Path Project très petite, la seule anonymisation ne suffit pas à cacher l'identité des personnes. Même si pour toutes les douze personnes que j'ai interviewé rendre leur nom public ne posait pas de problème, j'ai quand même choisi toute de suite de « cacher » leur identité. Ce choix est dû à deux raisons : la première est tout simplement que lors de mon stage, je me suis rendue compte d'une certaine curiosité des acteurs envers les entretiens que j'étais en train de mener. Souvent il-elles venaient me demander qu'est-ce que tel ou telle personne avait à dire à propos de certains sujets. Pour éviter d'interférer dans les rapports interpersonnels des acteurs j'ai voulu légitimer mon silence en leur répondant que mes interviews étaient anonymes et que j'étais disponible à leur montrer les résultats de mon travail une fois que j'aurais retravaillé les données. La deuxième raison du choix de cacher les noms était motivée par l'espoir que les acteurs se sentaient plus libre de s'exprimer au-delà de leur casquette « d'expert-e-s » dans leur domaine.

La forme d'anonymat (ou plutôt de sémi-anonymat) que j'ai choisi est donc hybride. Vu que la majorité des contacts je les ai reçus du Lead ranger de la réserve naturelle, et souvent les personnes venaient jusqu'à Murlough pour être interviewées, il était impossible de cacher à l'équipe du Mournes Path Project avec qui je menais les entretiens. Je me suis donc limitée à changer le noms des acteur-es pour rendre la lecture plus agréable.

6. CONTEXTE

6.1. Une histoire des aires protégées de conservation

« The idea of nature contains, though often unnoticed, an extraordinary amount of human history. » (WILLIAMS 1980 : 67).

Cette section explique la généalogie historique de l'émergence des zones protégées, à partir de la diffusion mondiale des parcs nationaux et d'autres zones de protection de la nature. En outre, je remettrai en question certains concepts qui caractérisent ce type de protection, tels que les notions de « nature » et de « milieu sauvage ».

6.1.1. *Le mouvement écologiste et l'essor des aires protégées*

Les parcs nationaux, les réserves naturelles, mais aussi les zones de nature sauvage sont des exemples de catégories de zones protégées dont le but principal est de préserver la « nature ». Une aire protégée désigne tout type d'espace dédié à la préservation de la nature, qu'il soit réglementé par un État, des propriétaires privés ou géré collectivement. Ces types d'espaces se sont désormais répandus dans le monde entier ; le terme « aire protégée » fait partie de notre langage quotidien et est présent dans les débats scientifiques ainsi que dans le monde politique. L'histoire de ces espaces s'inscrit dans le contexte plus large de la conservation de l'environnement naturel, avec la particularité que dans les aires protégées la dimension spatiale occupe une importance centrale. Plus précisément, ces zones circonscrites sont souvent sous la protection de mesures ou des lois très spécifiques. Cela génère de nombreux conflits et débats sur la manière de gérer cette « nature », ainsi que sur l'inclusion de aires dans différents contextes sociaux (JEUDY-DE-GRISSAC; RODARY 2020: 1). L'hétérogénéité des contextes sociopolitiques dans lesquels se forment les aires protégées, ainsi que leurs caractéristiques spécifiques de gestion, rendent difficile de leur donner une définition générale. Selon Jeudy-de-Grissac et Rodary, la nécessité de protéger la nature contre l'action humaine par le biais de délimitations géographiques est liée à un contexte socio-historique spécifique. Il est donc important de revoir les moments déterminants de la régulation de ces espaces, afin de comprendre leur généalogie historique et les bases conceptuelles sur lesquelles ils ont été construits.

L'histoire des aires naturelles protégées remonte à la fin du XIXe siècle aux États-Unis, dans un contexte marqué par les conséquences désastreuses sur l'environnement naturel de la guerre

civile et de la colonisation. En Amérique du Nord, c'est aussi l'époque de la fin de la frontière, qui atteint maintenant la côte du Pacifique (DELEAGE 2020:2). Cela a suscité des préoccupations croissantes en matière de gestion de l'environnement, qui ont conduit aux premières zones protégées, à partir de la région de Yosemite en 1864, jusqu'à la conception de parcs nationaux, avec la création du parc national de Yellowstone en 1872. Avec le but de préserver la nature sauvage pour les générations futures, les parcs nationaux ont également contribué à la création d'une identité nationale américaine (RAFFIN 2020 : 1). La nécessité de sauvegarder les environnements naturels s'est accrue sous la menace de l'industrialisation et la prise de conscience collective que les ressources ne sont pas infinies. Le modèle du parc national est rapidement devenu un phénomène mondial avec l'adoption croissante de divers moyens de protéger ou de conserver la nature dans des périmètres spatiaux spécifiques, comme les réserves naturelles. Alors que ces modèles sont devenus des « états dans les états » dans lesquels les actions humaines étaient généralement condamnées, en dehors d'eux, l'industrialisation progressait rapidement, avec une augmentation de l'exploitation des ressources. Cependant, selon Judy-de-Grissac et Rodary, les aires protégées ne sont pas des bulles qui échappent à la modernité, mais plutôt des produits de cette dernière. Ils expliquent que l'émergence de ces espaces ne peut être expliquée que par des nécessités écologiques, mais qu'il faut aussi considérer trois représentations de la nature qui sont toutes fortement liées à l'Etat. La première vient du positivisme de la science, qui délégitime les savoir-faire populaires. Cela se fait souvent, par exemple, par l'expulsion des populations indigènes des territoires protégés. La seconde concerne l'importance accordée à la dimension économique, notamment ce qui concerne l'exploitation commerciale des ressources et la réglementation des activités liées à ces ressources. En conséquence, les exploitations en dehors des règles, comme pourraient être la pêche de subsistance et l'élevage nomade, deviennent interdites. La troisième concerne le pouvoir de l'État sur les espèces protégées, lequel justifie un certain niveau de contrôle sur les milieux naturels, et par conséquent, surtout, un contrôle sur l'humain. Ainsi, l'espace naturel devient un puissant instrument politique d'organisation territoriale nationale. (JEUDY-DE-GRISSAC ET RODARY 2020 : 7). A ce propos, le géographe Raffestin écrit que lors des grandes mutations techniques et économiques de la Révolution industrielle, les connaissances qui provenaient des campagnes n'étaient pas inscrites dans l'histoire des sciences humaines et naturelles naissantes (RAFFESTIN 1995 : 44). Il en résulte un décalage entre le savoir scientifique et le savoir rural, où ce dernier n'est pas pris au sérieux parce qu'il n'a pas franchi la porte d'une discipline constituée. Pour l'auteur ce qui constitue l'une des plus grandes contradictions de l'histoire de la société occidentale, c'est que le moyen de surmonter la crise

environnementale a été recherché dans le système économique moderne, lui-même responsable de cette crise : par les mécanismes de la modernité, selon Raffestin, on cherche à protéger la nature de la modernité elle-même.

À propos du potentiel économique et touristique de parcs nationaux, J. P. W. Bell (2013 : 32) est d'accord que si ces derniers étaient désignés principalement comme des espaces de protection de l'environnement, leur fonction a évolué jusqu'à intégrer des intérêts sociaux et économiques. Cependant, si le développement de l'industrie du tourisme permettait à ces zones de devenir des véritables « générateurs économiques », leur surexploitation, notamment à travers le tourisme, pourrait conduire à la destruction de leur environnement naturel. Malgré les nombreux efforts de désignation mis en place depuis 1947, en Irlande du Nord actuellement il n'y a pas de parcs nationaux. Selon Bell, cet « échec » peut être attribué, entre autres, à une forte opposition des propriétaires fonciers ainsi qu'à des priorités politiques différentes. En effet, la tentative plus récente de créer un parc national dans la région des Mourne Mountains s'est bloquée face au large refus des propriétaires terriens concernant notamment le manque des dispositions de pouvoir et de mécanismes de gestion de parc nationaux en Irlande du Nord. À nos jours les aires désignées comme Area of Outstanding Natural Beauty (AONB) sont celles qui représentent le niveau maximal de protection du paysage, même les autorités chargées de leur aménagement ne disposent d'aucun pouvoir de gestion légale. Bell met donc en doute que les organismes chargés de la protection de certaines aires aient les moyens pour mettre en place une protection adéquate des ressources naturelles.

6.1.2. Les dispositifs de protection environnementale et du paysage des Mourne Mountains

Les paramètres et les niveaux de protection et de conservation ainsi que leurs désignations changent d'un pays à l'autre, ce qui rend le phénomène hétérogène. La richesse de la terminologie utilisée s'explique à la fois par le degré de protection d'une zone donnée et par la variation des dénominations dans les différents pays. Jeudy-de-Grissac et Rodary soulignent le rôle joué par l'Union internationale pour la conservation de la nature dans l'effort d'harmonisation de la terminologie et de la classification des zones protégées dans le monde (JEUDY-DE-GRISSAC ; RODARY 2020 : 2). Les Mourne Mountains sont protégés au niveau national et international par trois régimes différents. Le premier est appelé « Area of Outstanding Natural Beauty » (AONB) et s'applique aux zones du Royaume-Uni considérées comme d'intérêt national en raison de la beauté du paysage naturel et de son caractère unique (LANDSCAPE FOR LIFE 2020). Le deuxième régime de protection est appelé « Area of

Special Scientific Interest » (ASSI) et définit des zones de conservation en Irlande du Nord reconnues pour leur importance biologique et géologique. Contrairement aux AONB, les ASSI offrent une réelle protection juridique grâce à la loi contenue dans l'ordonnance environnementale (Irlande du Nord) de 2002. Enfin, les Mournes sont également protégés au niveau européen en tant que « Special Area of Conservation » (SAC) par la « directive habitats » adoptée en 1992 dans le but de promouvoir le maintien de la biodiversité par la conservation des habitats naturels sur le territoire européen. Au sein des SAC, des réglementations sont mises en place pour maintenir ou rétablir les habitats considérés comme étant d'importance internationale.

6.2. Le Mournes Path Project

Avant de me plonger dans le vif de la recherche, j'aimerais vous conduire à visiter le chemin avec moi, pour que vous puissiez commencer à vous familiariser à travers mes yeux avec le contexte des acteurs et des lieux qui entourent le Mournes Path Project. Commençons notre balade au *Donard Park*, le lieu de rencontre des personnes travaillant au projet. C'est un frais matin de novembre et le vent souffle assez fort entre les branches des arbres de la forêt juste à côté ; de légères gouttes d'eau tombent sur nos têtes. Là Sarah et Dean, deux des *rangers* du National Trust, l'organisation en charge du projet, nous attendent. Ils sont en compagnie de Allan, le *contractor*, qui a été engagé par l'ONG comme expert et conseiller dans la technique « manuelle » du *stone-pitching*, dans laquelle il a une expertise d'environ trente ans comme dirigeant de sa propre entreprise en Ecosse. Avec eux, nous aurions sûrement la chance de faire connaissance avec des employés du Mourne Heritage Trust, une organisation non gouvernementale qui a un rôle central dans la gestion stratégique de la partie du territoire des Mournes Moutains qui se trouve sous la désignation AONB (Area Of Outstanding Natural Beauty). Les *rangers* du Mourne Heritage Trust travaillent au Mournes Path Project en tant qu'employé-es du National Trust. Enfin, il est possible que nous rencontrions plusieurs bénévoles, soit des individus indépendants, soit partie d'un groupe ou d'une journée organisée. L'équipe se divise en deux, et avec les 4x4, nous prenons une route privée qui mène en direction de la forêt de sapins qui couvre les pieds des montagnes. Après une dizaine de minutes de montée, les voitures s'arrêtent pour parquer ; la route se transforme en chemin et nous devons continuer à pied. Imaginez une voie d'environ un mètre de largeur qui monte entre une rivière et une forêt, et qui semble porter dans le cœur des montagnes ; derrière vous, en bas, la mer frappe la côte près des villages de Newcastle et Dundrum. Quand, après une vingtaine de

minutes nous arrivons au bout de la forêt, la vallée s'ouvre sur un paysage dominé par des roches, des ruisseaux et des bruyères rose. Un petit peu plus loin une affiche en métal signe l'entrée dans la propriété du National Trust : nous sommes finalement sur le terrain où se déroule le projet. Les *rangers* descendent la colline vers la rivière et retournent avec des pelles, des barres en métal, des seaux et des marteaux. Nous posons les sacs et nous commençons.

En 1991, le National Trust a acquis 1300 acres dans les Mourne Mountains, qui appartiennent à la famille Annesley. La région compte cinq sommets, dont le Slieve Donard, la plus haute montagne d'Irlande du Nord et la plus visitée par les randonneurs. Depuis lors, la gestion de la propriété est assurée par l'équipe de la réserve naturelle de Murlough, située à environ 5 km des Mourne. La décision d'acheter le terrain a été motivée d'une part pour assurer le libre passage des personnes sur la propriété, et d'autre part pour sauvegarder les écosystèmes et la valeur esthétique d'une zone très visitée. Au fil du temps, le nombre croissant de personnes se rendant au Slieve Donard ainsi que l'absence de chemin vers le sommet de la montagne ont provoqué de « cicatrices », visibles depuis le village de New Castle situé en bas de la montagne. Pour cette raison, après l'acquisition, National Trust a créé le premier sentier qui mène droit au sommet. Le projet initial dans les années 1990 était basé sur les lignes directrices de la politique de réparation des chemins de randonnée en montagne développée par le British Mountaineering Council et résumée dans un manuel intitulé *Mending our Ways*. En bref, les principes décrits dans le manuel préconisent la réparation des chemins afin de limiter tout dommage environnemental et tout impact visuel. Dans ce manuel, l'utilisation de matériaux locaux est encouragée, ainsi que l'application de techniques considérées non invasives pour éviter des réparations uniformes. Les *rangers* du National Trust ont expliqué que les interventions effectuées dans les années 90 ont été bien conservées dans certaines sections, alors qu'elles ont été endommagées dans d'autres zones plus exposées et plus raides, en particulier par de fortes pluies et un nombre croissant de visiteurs. Les quelques réparations effectuées par l'association locale Mourne Heritage Trust en 2012 n'ont pas permis de protéger de manière optimale ces zones contre l'érosion. En 2018, après diverses enquêtes, le National Trust a estimé que l'ensemble du parcours devait être renouvelé afin de faire face au nombre croissant de visiteurs et à l'augmentation de fortes pluies dues au changement climatique.

L'ONG a donc décidé d'investir 250 000£ dans un projet pilote de deux ans (2018-2020) appelé Mourne Path Project. Dans le but de limiter la dispersion et donc de réduire l'érosion du sol, l'équipe du projet a décidé d'élargir le chemin et de le rendre plus facilement accessible. Pour

ce faire, elle a favorisé l'utilisation de segments de roches agrégées, ainsi que de gros blocs rocheux enfoncés dans le sol où la pente du terrain a obligé à construire des marches. Cela s'accompagne d'une amélioration générale du système de drainage pour s'adapter aux conditions météorologiques variantes, permettant à de grandes quantités d'eau de s'écouler sur le chemin sans l'endommager et de se disperser finalement dans la Glen River.

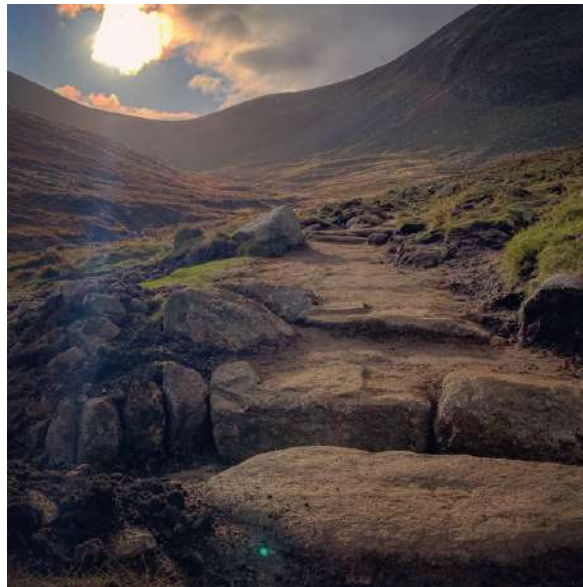


Image 3 : Mourne National Trust, Twitter, 2019

Comme j'ai expliqué auparavant, le premier tracé des années 1990 s'est inspiré au manuel britannique intitulé *Mending our Ways* contenant les directives pour réparer les sentiers de montagne, afin de limiter les dégâts environnementaux et l'impact visuel de ces derniers. Le projet pilote actuel (2018-2020) suit des lignes directrices similaires, mais spécifiquement développées en Écosse. En effet en Ecosse, depuis les années 1980, de nombreuses associations concernées par la conservation de l'environnement et par l'accès récréatif dans les *uplands* se sont accordées sur des lignes communes qui devraient les guider dans la restauration des chemins de montagne dans la nation constitutive. Les principes et les directives techniques sont formulées dans les détails dans un manuel intitulé *Upland Pathwork, Construction Standards for Scotland* (UPAG 2015), publié une première fois en 1999 et ensuite réédité en 2004 et 2015. Il est accompagné d'un complément intitulé *Upland Path Management standards for delivering path projects in Scotland's mountains* (UPAG 2016), publié en 2003 et ensuite en 2016, qui se focalise plutôt sur la gestion d'un projet de re-cheminement en montagne à partir de l'élaboration d'une proposition jusqu'à son exécution. Dans la partie introduisant les principes

de base du upland pathwork, UPAG explique plusieurs les facteurs influencent la nécessité de réparer des chemins de montagne :

« As well as the overriding need to maintain the unique scenic quality of Scotland's mountain landscapes, consideration must be given to recreation, safety, tourism, equality and the needs of rural communities and economies. » (UPAG 2015 : 6).

Le but, selon le UPAG, est d'arriver à créer des chemins qui aient le moindre impact visuel sur le paysage, et qui en même temps soient capables de résister à la pression des usagers, le « paysage sauvage écossais » est en danger, et la cause principale serait l'érosion causée par l'augmentation de la pression des randonneurs sur le sol. Cette crainte est exprimée également dans le chapitre intitulé « Environmental Impact » :

«The increase in the popularity of hillwalking has led to informal paths developing, which can suffer wear and serious erosion, with some very large and obtrusive scars causing unacceptable visual impact, particularly in areas which otherwise appear wild and natural. » (UPAG 2015 : 8).

L'érosion du sol n'est pas, selon UPAG, un problème seulement pour des questions environnementales (à cause de la dégradation de la biodiversité et des espèces protégées), mais également pour des raisons esthétiques et patrimoniales (à cause de la perte de ce qui est considéré un « paysage sauvage authentique »). La solution proposée par le manuel serait donc la remise à nouveau d'anciens chemins suivant des techniques décrites comme « manuelles », considérées d'un côté moins agressives envers les écosystèmes, et de l'autre capables de mener à un résultat esthétique perçu comme moins artificiel. La « tradition écossaise » souligne l'importance de la protection de la biodiversité et la nécessité de rendre les chemins esthétiquement compatibles avec le paysage qui les entoure. Pour ce faire, les techniques recommandées sont plutôt manuelles. Le « paysage des Mournes », tout comme celui de l'Ecosse, semblerait être désormais menacé par l'érosion. Comme expliqué auparavant, le Mournes Path Project, utilise explicitement comme référence de base le manuel de UPAG. Non seulement les concepteur-trices du projet constatent que la vallée du Glen River⁵ est concernée par un problème similaire que celui soulevé par UPAG, mais ils décident de réinterpréter les solutions proposées et ensuite les adapter au contexte⁶ de cette zone spécifique des Mournes.

⁵ Le Mournes Path Project suit en grand partie le Glen River, qui forme une vallée en direction du Slieve Donard.

⁶ Par adaptation au contexte, j'entends la manière dont le projet est pensé pour la zone des Mournes. Principalement ces adaptations concernent l'aspect géologique (le type de pierre utilisé, dans ce cas le granit, qui se trouve en proximité, ainsi que le type de drainage choisi), l'aspect touristique (l'élargissement du chemin suivant

Pour le MPP, l'équipe du National Trust a décidé d'engager un entrepreneur qui joue actuellement le rôle d'expert et de conseiller en matière de technique du *stone pitching*, avec vingt ans d'expérience à la tête de sa propre entreprise en Écosse. Conformément aux principes de l'UPAG, le choix d'utiliser le *stone pitching* plutôt que des machines a été motivé par le désir de donner au chemin un aspect « naturel » qui puisse s'intégrer dans le paysage avoisinant. La pierre utilisée pour la construction est du granit local, qui a été déplacé mécaniquement à l'aide d'un *winch* et de barres en métal. Le projet a été conçu et dirigé par une équipe au sein de l'organisation, composée par le Lead ranger des propriétés de Murlough et de Mournes et de deux *rangers* de montagne. L'équipe a également collaboré avec le Mourne Heritage Trust, une ONG qui coordonne et gère la zone protégée de l'AONB (Area of Outstanding Natural Beauty) dans les Mournes, qui comprend aussi la propriété du National Trust.

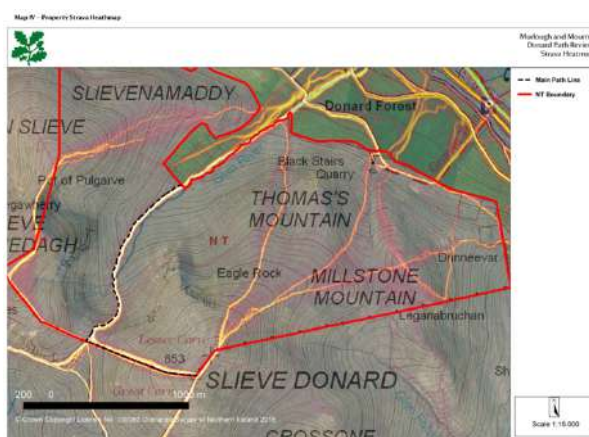


Image 4 : «Slieve Donard Path Review Project », National Trust, 2018

6.3. Le réseau d'acteur-es

Pour mieux comprendre le fonctionnement du Mournes Path Project dans un contexte plus large que celui de l'association qui le dirige, j'ai voulu cartographier le réseau des acteur-es directement et indirectement impliqués dans le projet.

Premièrement le projet est mis en place par l'association National Trust qui s'occupe de protéger « l'héritage historique et naturel » de la Grande Bretagne et qui possède de nombreuses

l'augmentation du nombre de visiteurs et la création d'un chemin « facile à marcher » pour qu'un public moins expert puisse y accéder), et l'aspect biologique ou patrimoniale (l'aménagement paysager avec des plantes « natives » qui se trouvent sur place).

propriétés dans tout l'espace national, ce qui la rend le deuxième propriétaire foncier de la nation. Le projet est une idée de Heather McLachlan, directrice générale du National Trust en Irlande du Nord, laquelle était préoccupée par l'augmentation de visiteur-es dans les Mourne mettant en danger les écosystèmes protégés sous le label AONB. Les travaux de construction du premier chemin dans les années 1990 avaient été dirigés par l'association National Trust laquelle avait donné un contrat de construction à une autre association de protection de l'environnement locale : le Mourne Heritage Trust. Cet ONG indépendante, très active dans les Mourne Mountains est un acteur central dans l'aménagement de l'aire AONB. Elle ne possède pas de terres mais travaille avec les propriétaires fonciers à la gestion des territoires et à la mise en œuvre de projets, comme dans le cas du Mourne Path Project, où elle travaille en tant qu'entrepreneur pour le National Trust. Nombreux-euses parmi les acteurs du projet ont travaillé à la fois pour le National Trust et pour le Mourne Heritage Trust.

En outre, l'ONG a coopéré avec de nombreux *stakeholders*, tels que les propriétaires fonciers voisins comme l'entreprise d'approvisionnement d'eau NI Water, le Service Forestier, le Newry, Mourne and Down District Council, et les nombreux-euses petit-es proprietair-es qui possèdent des terrains. Ceux et celles qui pratiquent le pâturage de bédiers sont subdivisé-es en *Trustees* : des collectifs de bergers-ères qui se partagent les terres pour pratiquer l'élevage extensif de bédiers. Le Service Forestier possède la parcelle de terrain qui se trouve dans la vallée du Glen River juste avant le début du Mourne Path Project, tandis que NI Water possède le terrain qui descend de l'autre côté du Slieve Donard, à la fin du chemin.

De plus l'association collabore activement avec nombreuses d'autres associations qui s'occupent d'organiser des activités récréatives dans les montagnes comme le Mountaneering Ireland et l'Outdoor Recreation NI. Pour le National Trust il est important de garder des bons contacts avec ces *stakeholders* car ceux-ci organisent régulièrement des événements publics et leur opinion peut facilement rejoindre la presse nationale.

Un des acteurs principaux du projet est aussi le responsable du Upland Access Limited, l'entreprise de construction de chemin de montagne écossaise à laquelle le National Trust s'est adressé pour avoir du soutien technique dans l'usage du *stone pitching*. Cette personne, la seule représentante de sa propre entreprise, a été choisie pour son style, son expertise et son alignement avec les idéaux de l'association.

Ensuite les bénévoles sont aussi une partie importante de la chaîne grâce à leur engagement qui peut être à la fois financier, mais aussi un support direct à la construction du chemin. Les bénévoles peuvent participer au projet de manière régulière, comme moi par exemple, ou lors des journées ouvertes à tout le monde et qui sont organisées par le National Trust. Ils-elles représentent une catégorie d'acteurs à laquelle l'association souhaite transmettre ses idéaux et les savoir-faire de la technique du *stone pitching* de manière à s'assurer sa conservation auprès de la communauté locale dans le temps.

Enfin *last but not least*, les acteurs non humains jouent un rôle central dans le Mournes Path Project. La biodiversité, les espèces protégées par le label AONB, les béliers, le granit, l'eau et beaucoup d'autres éléments sont les protagonistes des discours et des pratiques que l'équipe met en place dans le projet.

7. ANALYSE

7.1. La mise en scène d'un idéal

Quelque mois après mon retour en Suisse, j'avais à disposition une quantité d'informations et de souvenirs à tel point que je n'avais aucune idée de comment leur donner de la cohérence et du sens. Dans l'incapacité d'imaginer une problématique je me suis assise et j'ai fermé les yeux. J'ai essayé de me libérer l'esprit de toutes les pensées chaotiques et à prendre du recul. Je me suis posée la question suivante : « si je n'étais pas au courant de tout ce que je sais maintenant ; si le projet, l'association et les acteurs m'étaient inconnus, quelle serait la première chose qui me frapperait en faisant une petite recherche sur l'aire protégée des Mourne Mountains? ». C'est ainsi que je me suis rendue compte à quel point la montagne était mythifiée, en particulier par le moyen de photos qui en exaltaient la beauté et de discours idéalisant le paysage, le projet, les acteurs et que moi-même, sans en être totalement consciente, j'avais intégré ce mythe dans ma vision de ces montagnes.



Image 5 : Mournes National Trust, Twitter, 2020

Dans ce premier axe analytique je vais donc parler de la manière dont l'association National Trust et les acteurs du Mournes Path Project médiatisent le projet dans le paysage des Mournes Mountains. À travers différentes narrations de soi basées sur les idéaux de « montagne sauvage » protégées par de « rangers gardiens-nes », ainsi que par des discours soutenant la nécessité de protéger la « biodiversité », les acteurs travaillent dans le but de rendre le chemin partie de l'« espace authentique » de l'aire protégé.

Ces discours et narrations sont construites et communiquées notamment à travers les réseaux sociaux, en particulier Twitter. Les acteurs soulignent l'importance de ce moyen grâce auquel il est possible d'atteindre facilement et rapidement nombreuses personnes pour les informer et les engager, augmentant ainsi la visibilité du projet. De cette manière les membres de l'équipe veulent éviter que les visiteur-es soient surpris négativement par les changements menés aux chemins de l'aire protégé et en particulier celui de la vallée du Glen River. Pour cette raison Twitter serait une manière de leur donner de l'espace pour exprimer une opinion, et pour permettre aux personnes qui ne peuvent pas accéder aux Mournes de garder ou de créer un lien avec ces montagnes.

Un autre moyen de construire un récit autour du projet et de recevoir du soutien est celui des évènements organisés pour les bénévoles ou pour les *rangers* venant-es d'autres projets similaires. Ces moments sont l'occasion pour l'équipe de se faire connaître directement par les personnes extérieures au projet et de construire des liens de confiance. A travers l'engagement direct de bénévoles dans la construction du chemin, les *rangers* cherchent à les toucher émotionnellement et à les dissuader de marcher en dehors du chemin :

« Each little bit of that support and that understanding of why we are doing it is a little bit of emotional investment in the Mournes and in the path. It's also the understanding of why we get involved and why we are doing it. That's more people who stay on the path. That's more people who might engage later in habitat protection [...]. Every little bit of support that we have makes a difference to the environment, and it has a direct impact on the goals that we have » (Sarah 2019)

7.1.1. La montagne « sauvage » comme source d'inspiration

*« So, I'll wait for the wild rose that's waiting for me
In the place where the dark Mournes sweep down to the sea. » (Percy French 1854–1920)*

La montagne est célébrée par le National Trust comme une source d'inspiration littéraire pour des poètes et d'écrivain-es. Souvent l'association mobilise les mots de la chanson écrite par le compositeur irlandais Percy French inspiré par les Mournes, que ce soit dans Twitter, dans le site ou dans des articles de journaux. Elle met aussi souvent en évidence le fait que les Mournes

ont inspiré C.S. Lewis dans la construction de l'univers imaginaire de Narnia où se déroule le roman *Le Lion, la Sorcière blanche et l'Armoire magique* (1950) :



Image 6 : National Trust NI, Twitter, 2020

Ce type de discours me semble réinterpréter l'idéal romantique qui donne au génie de l'artiste, irrationnel et créatif, la capacité d'arriver à la connaissance de Dieu. En effet, la remise en cause des fondements religieux du réel qui caractérise le mouvement culturel et philosophique des Lumières change les conditions d'accès à la connaissance, laquelle devient atteignable qu'à travers la raison. Le philosophe Immanuel Kant, symbole du courant allemand des Lumières, critique les fondements transcendants de la philosophie qui permet à l'homme d'accéder à une connaissance de l'être et de Dieu à travers des concepts, en les qualifiant désormais comme des croyances (TALON-HUGON 2013) ; selon Kant, cette connaissance est joignable seulement à travers l'expérience. Avec l'émergence du romantisme apparaît une nouvelle courant de pensée qui dépasse l'impossibilité kantienne à l'égard de l'onto-théologie ; ce que la philosophie est désormais incapable d'atteindre l'art peut le faire :

« La révolution romantique consiste donc d'abord en une nouvelle manière de penser l'art ; il n'est ni activité productrice, ni ornement, ni jeu ou divertissement : il est connaissance. L'art est investi d'une grande mission : on attend de lui le retour à l'unité perdue. Sur fond de désacralisation du monde, l'art est sacralisé. » (TALON-HUGON 2013)

Ce nouvel accès au divin est accompagné par un changement de la conception de la « nature » et en particulier des espaces « sauvages », qui se transforment en lieux sacrés dans lesquels il est possible de faire l'expérience du sublime. Le sublime, notion centrale dans le romantisme,

désigne une qualité esthétique qui transcende le beau et son inaccessibilité suscite aux humains un sens d'impuissance et de terreur, mais aussi d'étonnement et de respect. La « nature sauvage » des romantiques devient donc le symbole de la présence de Dieu sur terre. Cronon explique que le romantisme a contribué à créer le type de *wilderness* auquel les discours environnementalistes actuels se sont inspirés (CRONON 2009 : 177). Cependant, l'auteur souligne que dans la société moderne ce sentiment religieux face à l'infini de la « nature » est changé, portant le sublime à subir une « domestication » et la *wilderness* à devenir plutôt un spectacle qui doit être observé et apprécié par sa beauté. Pour l'auteur, le mouvement environnementalisme d'aujourd'hui a hérité du romantisme la sacralisation de la *wilderness*, portant la protection de la « nature » à participer à la construction d'un mythe qui élève la montagne au rang de cathédrale (CRONON 2009 : 180).

Si les artistes de l'époque du romantisme sont vus comme des acteurs capables d'arriver à la connaissance de Dieu, la qualité des écrivains, des poètes, des musiciens et des peintres mise en avant aujourd'hui par le National Trust est celle de réussir à cueillir la « valeur intrinsèque d'un lieu naturel ». Si ces artistes célèbrent les Mourne Mountains comme leur source d'inspiration, comment ne pas croire qu'il y a quelque chose de spécial dans cet endroit ?

7.1.2. Les rangers : des gardien-nes du « temple de la montagne »

Mournes National Trust @NTMournes · 31 lug
Honouring #WorldRangerDay! Thank you to all Rangers here at home working for #naturebeautyhistory, to Rangers worldwide often risking their lives to protect wildlife and habitats. Thank you #EveryoneNeedsNature @NationalTrustNI



Image 7 : Mournes National Trust, Twitter, 2020

Mournes National Trust @NTMournes · 27 feb
#Mournes happiness and hard work! Our team of Rangers, contractors and volunteers have been finishing stone-pitching, drainage and surfacing lately #PlacesMatter @NationalTrustNI



Image 8 : Mournes National Trust, Twitter, 2020

La catégorie d'acteurs qui m'a le plus intriguée dès mon arrivée en Irlande du Nord est celle des *rangers*. J'admets avoir développé une sorte d'admiration envers ces personnages qui travaillent dans des conditions météorologiques extrêmes et qui semblent posséder un nombre des

connaissances non seulement techniques, mais aussi scientifiques sur le fonctionnement des écosystèmes etc. Je me suis rendue compte assez rapidement que leur rôle était intéressant à approfondir car il semblait aller au-delà de la construction technique d'un chemin.

En effet, les *rangers* sont mis en avant par l'association comme des gardien-nes médiateur-es entre le monde humain et celui de la « nature ». Ils-elles sont des figures mythifiées considérées capables de risquer leur vie pour protéger la « nature authentique » des Mournes. Dans la métaphore de Cronon qui attribue au mouvement environnementaliste moderne une vision de la montagne comme étant une « cathédrale » qui préserve quelque chose de sacré, les *rangers* représentent ceux-celles qui s'occupent d'éviter sa profanation et de maintenir sa pureté. Je me rappelle un jour au chantier du Mournes Path Project une personne inconnue avait dessiné un graffiti sur un rocher de granit bien visible depuis la lisière de la forêt plus bas. L'évènement avait suscité un grand mécontentement auprès de l'équipe qui était indignée que le rocher en granit, considéré un élément authentique des Mournes, avait été « abimé sans aucun respect ». À la fin de la journée les ranger m'ont demandé de ne dire à personne ce qui s'était passé et d'attendre que l'accident soit communiqué d'abord au National Trust. Pour quelque jour j'ai gardé ce secret, jusqu'à quand la nouvelle est sortie officiellement, le tabou a été effacé, et nous sommes allé-es le nettoyer. Dans les jours où j'ai dû rester en silence, l'équipe a réfléchi à la meilleure manière de communiquer le « vandalisme » au public et est enfin sortie avec un *post* sur Twitter :

NT - Murlough NNR @NTMurlough · 25 ott 2019
Our @NTMournes rangers work hard to put in a path sensitive to the landscape and enjoyed by visitors. Instead of working on the path project or protecting habitat, they will now spend hours cleaning off graffiti with wire brushes. #naturematters #leavenotrace



Image 9 : NT - Murlough NNR, Twitter, 2019

La dénonciation publique de la « profanation du temple de la montagne » renforce ainsi l'image de l'engagement et les efforts des *rangers* dans le maintien d'une « authenticité » et d'une « pureté » du lieu.

Leur engagement constant se reflète aussi dans l'organisation régulière de journées dédiées à la récolte de déchets. Ces moments peuvent être organisés de l'intérieur (l'équipe organise une journée à laquelle tout le monde est invité à participer) ou demandée de l'extérieur (un groupe de personnes demande de pouvoir être accompagnés dans le nettoyage des montagnes par des membres de l'association). Il s'agit d'occasions pour l'association de tisser des liens, transmettre une passion et montrer l'engagement envers la sacralité et la beauté du lieu :



Image 10 : Mournes National Trust, Twitter, 2019

Un autre idéal des *rangers* mis en avant dans les réseaux sociaux est celui de leur capacité de travailler durement en gardant toujours le sourire. Toutefois, ceci met en ombre d'autres facettes de la quotidienneté de ces acteurs qui méritent d'être approfondies. Les *rangers* du National Trust qui font partie de l'équipe du Mournes Path Project sont trois. Deux d'entre eux travaillent d'habitude dans la construction du chemin entre quatre et cinq jours par semaine, avec l'expert de la technique du *stone pitching* et deux employés de l'association Mourne Heritage Trust. Le troisième s'occupe plutôt de l'aspect administratif qui le porte à passer la plupart de son temps dans un office sauf dans les moments où il se rend au chantier pour visionner le projet. Au moins une fois par semaine les autres aussi doivent travailler à l'office pour organiser le travail ou pour le publiciser. En outre, souvent il-elles ne sont pas présentes au chantier car occupé-es à participer des événements et des conférences. Ces aspects plutôt administratifs et

promotionnels nécessitent du temps et sont également importants pour la bonne réussite du projet :

« There's a lot of other tasks that they are doing, like promoting the National Trust every time out there. So, I think for that reason they are going the right road, even though I'm a contractor and I'm breaking bottles to win contracts » (Allan, 2019)

Toutefois, ces aspects ne sont que très rarement mis en avant dans la narration du projet ne faisant pas partie du « mythe » des « rangers gardiens-ennes » toujours présentes dans les montagnes à travailler durement. Sur Twitter vous ne pouvez pas voir de photos de l'office même si ce dernier fait partie du quotidien des rangers en tant que lieu central de travail et de rencontre et dans lequel nombreuses décisions sont prises. L'idéal mis en avant sur les réseaux sociaux est donc celui de personnes souriantes, toujours présentes dans les Mournes en train de travailler durement dans l'effort de les protéger de ce qui pourraient mettre en danger leur « authenticité ».

7.1.3. « Stay on the path ! » : les discours sur la biodiversité

« Not only a source of literary inspiration, the Mournes are home to a varied range of rare plants and habitats which the National Trust works to look after on the highest parts of Donard and Commedagh. » (NATIONAL TRUST 2020)

Comme je l'ai expliqué dans le chapitre contextuel, l'aire des Mournes dans laquelle le projet prends place est désignée comme *Special Area of Conservation* (SAC) qui a comme but celui d'encourager le maintien de la biodiversité par la conservation des « habitats naturels » sur le territoire européen. Les Mournes de l'Est ont été désignées notamment par la présence de l'habitat connu sous le nom de *heathland* (lande de bruyère) et en particulier pour la présence *montane heath* qui est considéré comme rare en Irlande du Nord car on ne le trouve qu'à des altitudes au-dessus de 600 m au-dessus du niveau de la mer, comme le sommet du Slieve Donard et du Slieve Commedagh. L'objectif principal mis en avant par l'équipe du Mournes Path Project est celui de contribuer à la protection des « écosystèmes délicats » par la réparation des tracées éparpillées et par l'aménagement du paysage (NATIONAL TRUST 2020).

Mournes National Trust @NTMournes · 14 oct
#Mournes plant monitoring! Our Rangers have been conducting surveys to assess changes in plant abundance, diversity and ultimately helping assess habitat health #EveryoneNeedsNature @NationalTrustNI @theNPMS



Image 11 : Mournes National Trust, Twitter 2020

La notion de biodiversité fait référence à un héritage naturel des générations passées et à la nécessité de la protéger pour celles qui viendront dans le futur. En autres mots, elle renvoie à ce qui est internationalement connu comme le « patrimoine naturel » de la planète (ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA 2020). Selon Micoud si nous concevons une frontière entre la « nature » et l'humain, alors la biodiversité peut être comprise comme ayant deux formes : la première est la forme naturelle qui décrit l'ensemble des espèces différentes présentes dans la nature en dehors de l'action humaine. La deuxième est la forme domestiquée qui fait référence à des millénaires d'action humaine sur les autres espèces (MICOUD 2005 : 17). Cette manière de concevoir la biodiversité dans le monde des sciences naturelles met en évidence le fait que l'humain a le pouvoir d'impacter la « nature » en mettant en danger ses capacités de renouvellement. La biodiversité comme nous la connaissons aujourd'hui est donc émergée avec la prise de conscience de ce problème. Ceci signifie qu'elle est compréhensible dans sa complexité seulement si nous la considérons également dans la façon dans laquelle elle est construite socialement (MICOUD 2005 : 18).

Pour le National Trust, protéger la biodiversité dans les Mournes Moutains signifie mettre en place des stratégies pour éviter la disparition des habitats désignés comme d'importance nationale et internationale. Le pâturage extensif de bœufs fait partie de cette stratégie car il permet l'auto-fertilisation de la zone et la régulation de la croissance des arbres, évitant ainsi que la lande de bruyère se transforme en une forêt et permettant aux habitats protégés de se conserver dans le temps. Pour l'association et pour certain-es acteur-es la présence des bœufs dans les Mournes fait désormais partie d'une « tradition » :

« Grazing in general, in Ireland, is part of our conservation objectives, especially in heathland landscapes [...]. The sheep grazing in Ireland has been such a long-established tradition that allows this complex of different types of habitats to appear and remain in Ireland, and that's something unique and distinctive. It's about keeping a tradition up there (like the heath covering the Mournes) and the sheep have been part of that. » (Lily, 2019)

La pratique du pâturage non seulement est une stratégie permettant de conserver l'habitat de la bruyère, mais est également une tradition à conserver car considérée faisant désormais partie de l'authenticité du lieu. Il s'agit de deux discours se mêlent et se soutiennent l'un l'autre : la « tradition » justifie la pratique et l'habitat protégé légitime la « tradition ».

Cependant, si la capacité de reproduction du processus vital de la planète est remise en cause (MICOUD 2005 : 20), la manière idéale d'affronter cette problématique varie selon la subjectivité des acteur-es. Les membres de l'équipe du Mourne Path Project sont tout-es d'accord que la conservation de l'environnement est une sorte de médicament contre les dégâts que les humains ont fait et font toujours au paysage. Toutefois, j'ai remarqué que les idéaux des habitats à préserver, les raisons et les stratégies pour le faire varient légèrement d'une personne à l'autre. De manière générale chez les acteurs interviewé-es je distingue deux types de discours qui s'emboîtent : le premier se fonde sur la volonté soit de « laisser la nature pousser spontanément » ou de reboiser la zone, même si ceci mène à la disparition de la lande de bruyère. Le deuxième est orienté vers la mise en acte de mesures comme le pâturage pour assurer la présence de ces habitats dans le futur. Le débat se fonde sur des idéaux différents de ce à quoi le paysage devrait ressembler selon la perception de ce qui est « plus naturel » ou « originel ».

Pour Jack la lande de bruyère n'est pas un élément « authentique » car dans le passé les Mourne Mountains étaient couvertes d'arbres. En effet, l'habitat de bruyère est souvent le fruit d'une déforestation antécédente menée pour produire du bois et créer un espace pour l'élevage. Ce type de paysage est vu comme le résultat d'une action humaine qui a largement changé le territoire. Par conséquent, pour lui, le protéger signifie conserver un produit fabriqué, donc qui n'est pas « naturel » :

« They call it conservation. We are conserving what is there but that isn't natural, it is man-made. Everything you see up there is man-made because those mountains had trees right to the top and they were all cut down. Then, they put sheep on the

mountains. The heather wouldn't have been there if the trees had been there. We are conserving a man-made product; we should actually be recreating what was there and conserving that. Which is woodland. » (Jack, 2019)

La perception de ce qui est authentique se fonde sur l'idéal d'un paysage « originel » présent avant l'intervention de l'homme qui a porté les Mournes à être couvertes par la bruyère. Ce paysage d'auparavant, selon Jack, mériterait d'être restauré. L'implication de l'humain dans une éventuelle reforestation est justifiée car elle permettrait de reporter une diversité de plantes considérées « natives » dans l'aire protégée qui ne peuvent pas pousser toute seules par manque de circulation des graines (la forêt la plus proche est une monoculture de sapins). Jack n'est pas préoccupé par la disparition du *montane heath* car il soutient que de toute façon, cette espèce rare ne peut que disparaître spontanément à cause du réchauffement climatique, ce qui rendrait superflus les efforts de la protéger.

Lily pense que parfois la conservation « *feels like holding back, preserving ecosystems for the sake of preserving them* ». Selon elle, il serait nécessaire de réfléchir à la « valeur intrinsèque » d'une zone et au bénéfice qu'un habitat spécifique peut apporter aux personnes. Par exemple, l'habitat de la bruyère aurait une valeur environnementale car, grâce à sa capacité d'absorber une grande quantité de dioxyde de carbone, il mène une action positive contre le réchauffement climatique. Pour cette raison elle milite plutôt pour protéger les habitats présents actuellement dans les Mournes mais s'interroge sur les efforts menés à Murlough dans la préservation d'autres habitats moins utiles dans le contexte du réchauffement climatique, comme les dunes de sable.

De son côté Connor est plutôt d'accord de protéger la bruyère dans la partie plus haute de la propriété du National Trust étant sa gestion par le moyen des béliers assez « simple » et justifiée par le fait que le pâturage fait partie d'une « tradition » en Irlande du Nord. Néanmoins, il serait content de voir une forêt de feuillus « indigènes » pousser dans la partie inférieure de la propriété, à la lisière de la monoculture de sapins appartenant au service forestier. Il est d'accord avec certain-es de ses collègues que dans des parties de la réserve il serait intéressant d'arrêter d'intervenir et observer la transformation du paysage, cependant il se trouve en conflit par rapport à la gestion de Murlough qui est principalement orientée pour garder l'habitat délicat d'un papillon rare au Royaume Uni, le Marsh Fritillary.

Pour conclure, Allan me confie que pour lui la conservation de l'environnement n'est pas menée pour protéger la « nature » mais pour protéger l'humain : « *They are not doing it for nature, [but they] are doing it for people, because nature will survive, it is humankind that is in danger* ». Il pense que construire des chemins qui aident à empêcher les gens de se disperser est un acte de sauvetage de la montagne et de son environnement pour qu'ils puissent ensuite sauver les humains. Cela permettra à la prochaine génération de faire l'expérience de la nature et de la végétation. « Sauver la nature » est donc un acte permettant à l'humain de survivre.

7.1.4. *La mise en scène à travers les évènements*

Vers la fin de ma première semaine de stage, un groupe de *rangers* et d'aide-*rangers*, venant de la propriété du National Trust au Lake District en Angleterre, arrive en visite à Murlough. Étant aussi impliqué dans des projets de reconstruction de chemins suivant le même manuel que l'équipe du Mourne Path Project, le groupe a été invité à participer à une journée de travail auprès de ce dernier pour partager les expériences respectives avec le team nord-irlandais. Le but était de leur montrer le projet, favoriser l'échange, se conseiller et, il me semble de comprendre, augmenter la visibilité du projet de cheminement dans les Mournes.

Le matin de l'évènement Murlough est cachée sous un brouillard épais. Malgré le fait que les conditions météorologiques dans les Mournes ne sont pas les plus encourageantes, nous nous retrouvons sur la place juste avant l'aube pour affronter la journée. Nous sommes une trentaine, ce jour-là nous rejoignent aussi le responsable du projet avec les *rangers* qui travaillent d'habitude à Murlough et des membres de l'association Mourne Heritage Trust qui collaborent avec le National Trust dans le projet. Alors que nous nous approchons de la destination, le temps devient de plus en plus sombre et pluvieux, et dès que nous descendons des 4x4 pour marcher jusqu'au chantier, nous sommes surpris par des rafales de vent très fortes. Nous chargeons les outils sur les épaules et nous partons. Une fois sorti-es de la forêt, le vent est tellement fort que je n'arrive à rien entendre des explications données par les *rangers*, je prends un marteau et j'essaye d'imiter ce que les autres font. Dans l'espace d'une heure je suis trempée de la tête aux pieds et le vent, qui a gagné en vitesse, nous oblige à travailler sur nos genoux pour éviter de chuter au sol. Divisés en groupes fragmentés sur environ 2km de tracée, la communication entre nous est pratiquement impossible. Absorbée par mes pensées, je me lève pour aller prendre un outil, et dans la seconde où je me trouve debout, une rafale de vent me surprend et me lance avec force sur un caillou. Pour moi la journée est finie, dès que j'arrive à

me lever un ranger m'accompagne en bas, et peu après tout le team arrête de travailler : un peu plus haut une brouette a pris son envol en pointant droit sur le tibia d'un ranger, en le cassant. Heureusement, moi je m'en sors seulement avec un doigt cassé et un fort mal au dos. Cette journée éprouvante a suscité en moi différentes questions, notamment sur les raisons qui ont poussé les organisateurs-trices à ne pas renoncer à l'évènement, malgré la météo évidemment dangereuse, dans laquelle d'habitude ils-elles ne travailleraient pas. Je me suis ainsi rendue compte de l'importance des évènements organisés dans la réussite du projet, lequel est plus complexe de la simple construction d'une tracée qui permet aux randonneurs de rejoindre le sommet d'une montagne.

Ce jour-là une photographe était présente pour documenter l'évènement. Elle nous prend toutes en photo avant de commencer à travailler et puis encore durant la première partie de la journée, avant que la météo se fasse trop désagréable. En effet, cette journée est une mise en scène du Mourne Path Project destinée d'un côté à un public « externe » au National Trust, et de l'autre à un public « interne », c'est-à-dire aux *rangers* qui travaillent dans d'autres propriétés de l'association. C'est une occasion de montrer le projet non seulement à travers des articles de journal mais aussi à travers *l'expérience directe* des personnes invitées. Annuler la journée aurait signifié perdre l'occasion de montrer le projet à un public large ainsi que de tisser des liens avec les autres *rangers* de la zone.

Une autre façon d'engager et sensibiliser les personnes sur les idéaux du Mourne Path Project sont les journées de bénévolat :



Looking for your next adventure?

Come join our Mountain Ranger Team to complete vital repairs to the Glen River Path.

Learn traditional path work skills such as stone pitching and heathland

Saturday 28th September
12th October
16th November
30th November

Meet at the top of Donard Car Park in Newcastle.

9.30am-3.30pm

Suitable outdoor clothing appropriate for heavy work, sturdy steel toe cap boots required.

Bring a packed lunch.

Image 12 : Mourne National Trust, Twitter, 2019

Pour Connor ces journées sont très importantes car elles permettent aux rangers d'avoir un contact direct avec les personnes intéressées par l'association et ses principes. C'est l'occasion de parler de l'importance des habitats des Mournes et de recueillir du consensus, et pourquoi pas, des fonds pour le projet.

7.1.5. « *The Slieve Donard is like an amusement park* »

Si d'une part le chemin doit paraître aussi « naturel que possible », d'autre part il doit également être assez visible pour les randonneurs-euses puissent le voir et assez agréable pour qu'ils-elles ne se dispersent pas dans le paysage. Les membres de l'équipe ont expliqué que le sentier précédent n'était pas adapté au niveau de fréquentation élevé du Slieve Donard car il était trop éprouvant pour des visiteurs qui ne possèdent pas forcément des compétences en matière de montagne.

Comme l'explique Isnart le « patrimoine » n'est pas un objet neutre :

« La sélection des objets à protéger et l'entretien de leur fonction patrimoniale constituent plutôt une arène publique de discussion, de négociation, d'appropriation de certains objets et des savoirs sur ces objets, structurée par des relations politiques et économiques hiérarchisées et conflictuelles » (ISNART 2020 : 7)

Une première tension relève de la fréquentation élevée de la zone protégée. Bell (2013 : 332) explique que balancer les intérêts du développement socio-économique avec la protection de l'environnement forme un défi dans l'aménagement des aires protégées. Pour lui ce dilemme peut être conceptualisé comme le « paradoxe des ressources » : les aires naturelles offrent des ressources avec une valeur marchande, toutefois une surexploitation de ces ressources, notamment à travers le tourisme peut détruire la « beauté naturelle », laquelle est l'objet d'attraction du tourisme (BELL 2013 : 332). Cette tension est présente dans le Mournes Path Project. Sam se demande notamment si c'est acceptable de rendre le Slieve Donard autant accessible à travers un chemin élaboré. Il se prend distance avec la vision générale de l'équipe d'un chemin qui se « mélange dans la nature » en mettant en évidence son caractère visiblement construit par les humains et mette en lumière les enjeux que la demande touristique comporte :

« Do you almost sacrifice Slieve Donard as the easy tourist route to accommodate that demand? But this means that you make that experience easier so that people don't have to have the mountains skills to go up to the summit of Donard, that path they are walking on is easier to walk on, so it accommodates a basic walker, not somebody

that has to have mountains skills. The path is possibly so defined that it's a guide, a way map to route in effect, so they don't have to be able to read a map, or know where they are even, and so.. is it acceptable that you almost cause or accept that Slieve Donard is engineered and that experience is more formalized ? » (Sam, 2019)

Le chemin est pensé et narré comme étant le plus « naturel » possible, mais au même temps il est reconnu pour être une tracée élaborée dans une zone qui attire beaucoup de visiteur-es au point que l'été elle est comparée par les acteurs à un parc d'attractions. Si pour Sam le choix de sacrifier le Slieve Donard est une question ouverte à laquelle il fatigue à se donner une réponse, pour d'autres il n'y a pas de doutes qu'il s'agit de la bonne solution. Pour ces personnes le tourisme est inévitable parce que les gens voudront toujours rejoindre le sommet de la montagne plus haute d'Irlande du Nord et l'association n'a pas le ni pouvoir ni la volonté de l'empêcher. Solliciter le randonneur-es à s'y rendre permettra de laisser d'autres zones des Mournes « dans l'ombre »

7.1.6. Conclusion

Dans ce premier axe analytique j'ai voulu approfondir comment les membres de l'équipe du Mournes Path Project mettent en scène les idéaux de l'association National Trust et construisent une narration du projet. À travers les réseaux sociaux et les événements dans les Mournes, les *rangers* mettent en avant l'image d'une région caractérisée par une beauté particulière qui a attiré le regard de nombreux artistes. Le rôle des *rangers* est celui de protéger cette beauté et s'assurer que rien ne puisse nuire à son « authenticité ». Leur image mythifiée de personnes capables de travailler sous des conditions atmosphériques dures toujours en gardant un sourire, d'être toujours présentes dans les montagnes en tant que gardien-nes de son bien être met dans l'ombre d'autres facettes de la réalité qui les voit aussi travailler souvent dans un office ou participer des conférences. Grace aux événements organisées autour du projet, les *rangers* ont l'occasion de rencontrer des bénévoles ou des individus intéressés par l'association et construire des liens de confiance se montrant ouvert-es, accueillant-es et passionné-es. Le mythe de la « montagne sauvage » et l'invitation à venir l'observer de près, entre en contraste avec le fait que le Slieve Donard est la cime la plus fréquentée par les randonneurs-es, pour cette raison l'association se mobilise à sensibiliser les visiteur-es sur l'importance de marcher sur le chemin. Le chemin est donc mis en scène comme un moyen de pouvoir expérimenter l'« authenticité » des Mournes sans nuire à leur « beauté naturelle ».

7.2. La fabrication du paysage



Image 13 : Mournes National Trust, Twitter, 2020

Si dans le premier axe analytique j'ai approfondi la manière dont les acteurs mettent en scène et construisent une narration autour du Mournes Path Project, dans le deuxième je me concentre plutôt sur le « *savoir-faire* » des *rangers* dans le travail de construction du chemin. En particulier je veux analyser la tension entre la volonté de sauvegarder le paysage « naturel » des Mournes et la réalisation d'une construction qui les traverse. A travers des techniques manuelles les acteurs s'efforcent de « imiter la nature » et de faire en sorte que les visiteur-es aient l'impression que le chemin se mêle avec le paysage :

« There are a few places now where you get a true wilderness experience, so in a way you're trying to mimic nature when you're building a path. You don't want something man-made, because people then are conscious of the fact that it is a man-made path. So, we try to make it look a bit more natural. » (Allan, 2019)

Comment est-ce qu'un chemin large et bien visible à l'œil humain peut-il être « naturel » ?

7.2.1. Des techniques « traditionnelles »

Dans la partie contextuelle j'ai expliqué que le Mournes Path Project s'inspire des directives de réparation des chemins de randonnée en montagne formulées dans le manuel intitulé *Upland Pathwork, Construction Standards for Scotland* (UPAG 2015) et dans son complément intitulé *Upland Path Management standards for delivering path projects in Scotland's mountains* (UPAG 2016). Le but du manuel est d'équiper les personnes chargées par l'aménagement des chemins de randonnée avec des outils qui puissent les guider dans des constructions et réparations « respectueuses des habitats naturels », capables de minimiser

l'érosion du sol, contribuer à l'économie locale et encourager un « mode de vie plus sain » (UPAG 2016). Le manuel rend attentifs les lecteur-es sur le fait que toute réparation, même la plus légère, peut stimuler une majeure fréquentation de la zone pour des raisons touristiques, avec des possibles conséquences négatives sur l'environnement ainsi que sur celle que UPAG appelle « la qualité de l'expérience des visiteur-es ». En outre, les techniques de construction ou de réparation doivent s'adapter au niveau d'intervention considéré approprié pour l'aire en question, aux ressources présentes sur place et aux conditions météorologiques et géologiques. L'équipe du Mourne Path Project utilise principalement une combinaison de deux techniques considérées « traditionnelles » en Ecosse : celle du *stone pitching* et de l'*agregate*.

De manière générale l'*agregate* est composé par l'assemblage de particules du sol trouvés sur le site du chemin et forme une tracée confortable à marcher pour que les gens s'y tiennent et ne traversent pas la végétation environnante. Le *stone pitching* est un type de pavage composé par des pierres irrégulières trouvées sur place qui est utilisé surtout dans les paysages de montagne. Selon UPAG il est assez inconfortable à marcher surtout dans la descente, pour cette raison cette technique est utilisée seulement sur des pentes raides et elle est toujours entrecoupée par des plus longues sections d'*agregate*.

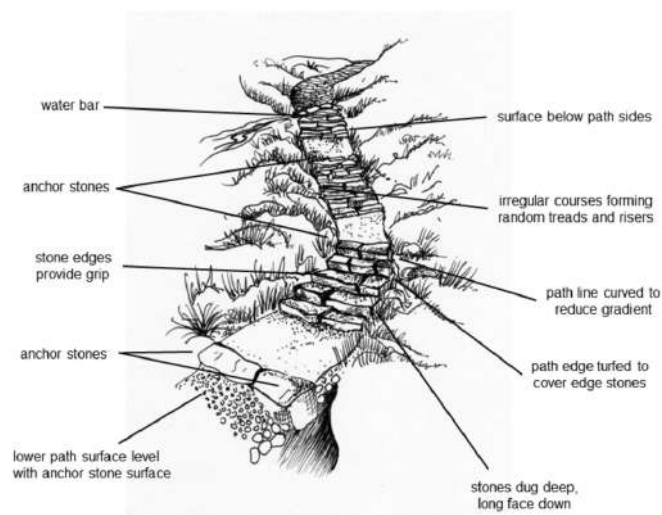


Image 14 : Schéma représentant un modèle de chemin en *stone pitching*. UPAG (2015 : 129)

La combinaison du *stone pitching* et de l'*agregate* est une nouveauté en Irlande du Nord ; mes interviewé-es me révèlent que des techniques similaires ont été tentées dans la construction du premier chemin dans les années 1990 ainsi que dans d'autres tracées réparées par le National Trust et par le Mourne Heritage Trust. Ces techniques sont plus largement répandues en Ecosse

et dans la région du Lake District. Cette dernière a la particularité d'être également un parc national classée en 2017 sous la liste des « paysages culturels » de l'UNESCO. National Trust possède le 25% de cette superficie dans laquelle les *rangers* travaillent, entre autres, dans la remise à nouveau de chemins de montagne suivant le même manuel sur lequel se base le Mourne Path Project. Étant l'équipe de ce dernier peu experte dans le *stone pitching*, elle a décidé d'engager Allan qui a une expertise dans son application sur d'autres projets de cheminement depuis vingt ans. En outre, les *rangers* du Mourne Path Project sont régulièrement en contact avec les employé-es de National Trust au Lake District et, comme expliqué dans le premier axe analytique, organisent parfois des rencontres avec eux-elles, pour échanger et se faire conseiller.

Les acteurs du Mourne Path Project considèrent le *stone pitching* une « technique traditionnelle » écossaise, toutefois ce qu'ils-elles entendent par « traditionnel » varie de personne en personne. Pour Connor, par exemple, pour comprendre en quoi le *stone pitching* est « traditionnel » il faut lire les spécifications et les descriptions contenues dans le manuel de UPAG qui, en général, conseille d'utiliser des outils à la main et apporter le minimum d'intervention possible (Connor, 2019) :

« It's traditional in terms of working with your hands and the stones. When you look at things like dry stone walling, those are the traditional skills ». (Connor, 2019)

Je trouve le lien que Connor fait entre les « savoir-faire traditionnels » et les structures en pierre sèche intéressant. En effet l'art de construire en pierre sèche fait désormais partie de la liste du « patrimoine culturel immatériel » créé par l'UNESCO. Certaines des caractéristiques des structures en pierre sèche mises en évidence par l'organisme international ressemblent à l'idéal de Connor et ses collègues, selon lequel le Mourne Path Project doit se fonder avec le paysage :

« Les structures en pierre sèche sont toujours réalisées en parfaite harmonie avec l'environnement et la technique est représentative d'une relation harmonieuse entre les êtres humains et la nature. La pratique est principalement transmise à travers une application pratique adaptée aux conditions propres à chaque lieu » (UNESCO 2020).

Lily m'explique que dans la construction du chemin l'équipe du Mourne Path Project emploie les roches en granit local présentes dans le paysage avoisinant. Pour cette raison son utilisation permet de se rapprocher à un résultat qui se « fonde mieux » avec l'environnement. Elle ajoute que le savoir-faire des *rangers* dépend aussi des caractéristiques de ce type de matériel :

« *You have to consider what style and what type of path is appropriate for the area. You can't just make a path or something you've seen in a park. It has to be consistent with the landscape of the area, and that often means using natural materials. We are very lucky in the Mourne because we have granite, which is a very attractive and a very good path material as well. So, the path that we are making is stone-based and within that there are a lot of skills and techniques to use that stone* » (Lily, 2019)

Le granit est donc un matériel important non seulement pour ses propriétés géologiques qui le rendent une roche appropriée dans la construction de chemins, mais aussi car il se trouve dans le paysage imaginé comme « authentique » des Mourne. L'équipe se réapproprie donc d'une technique qu'elle considère « traditionnelle » en Ecosse, et l'adapte à l'environnement et au paysage local ... !

7.2.2. *La tension entre naturel et artificiel*

Pour certain-es le *stone pitching* n'est pas seulement une technique de construction « traditionnelle » mais également une forme d'art : « *And it is also like an artform, stonework is like a three-dimensional puzzle, and not just a stonework* » (Allan, 2019). Comme je l'ai expliqué auparavant, toutes les personnes que j'ai interviewées trouvent important que le chemin puisse « se fondre » avec le paysage des Mourne et qu'il ait l'air « aussi naturel que possible ». Les *rangers* estiment que pour arriver à ce résultat le travail de construction doit être fait à la main par plusieurs individus de manière que ces derniers portent leur « touche personnelle » et que le résultat ne soit pas « homogène et artificiel ». Le dictionnaire Larousse décrit un produit artificiel comme « *produit par le travail de l'homme et non par la nature* » (LAROUSSE 2020). Le fait de vouloir construire un chemin qui ne semble pas avoir été créé par les humains est une contradiction qui mérite d'être approfondie.

Je commence par une analyse de ce que les acteurs entendent par « travail à la main » et pourquoi ils-elles pensent que c'est la meilleure façon d'atteindre le résultat souhaité. Lily m'explique que le travail manuel permet de saisir les traits de personnalité de tous les individus qui ont travaillé directement sur le chemin ; un résultat que selon elle ne serait pas possible en utilisant un excavateur car ce dernier porterait à une construction du chemin homogène et anonyme. Selon Sarah le travail à la main contient quelque chose d'intrinsèquement beau qui permet de développer une connexion avec la matière travaillée. Les *rangers* et les bénévoles peuvent voir le processus et le résultat de leur travail directement sur le sol : la pierre qu'ils-

elles ont posée sera là pour les années à venir et ils-elles pourront l’admirer à chaque balade sur le chemin sachant d’avoir contribué à sa construction :

« There's something intrinsically beautiful about doing something by hand. Whether is making jewelry or making furniture, if you are doing it by hand and you are seeing something up close, it's very personal, the people who are doing it become fundamentally connected to the work they are doing because there's a lot more passion about it. It's their hands that lift those boulders, it's their hand that dig that hole. They are building a legacy because they can look back and fifteen years hopefully and say: "I build that part". Being that close to something, being your eyes literally one meter away from something, you can see when it doesn't look right. » (Sarah, 2019)

Les *rangers* m’ont expliqué d’avoir une relation étroite avec leur métier. Le fait qu’ils-elles aiment créer un objet avec leurs propres mains et visent à améliorer leurs compétences pour le plaisir de le voir prendre forme m’a permis de faire un lien avec la notion d’artisanat décrite par le sociologue Richard Sennett dans son ouvrage *The Craftsman* (2008). Selon l’auteur l’artisanat est une impulsion humaine à désirer un travail bien fait pour son propre intérêt. Cette relation s’applique dans des domaines qui apparaissent comme la programmation informatique, l’art, l’éducation etc. L’artisan est donc un individu qui doit utiliser son intelligence pour mettre en œuvre son savoir-faire et fabriquer un objet (JOURDAIN 2010). Grâce à l’expérience pratique, l’artisan développe une intuition qui lui permet d’arriver à ajuster ses gestes en anticipant les sensations (à reformuler).

Comme le dit Hartmut Rosa (2018), de la même manière que la main de l’artisan modifie la matière, cette dernière modifie la main de celui qui la travaille. Dans ce processus il est important de faire des erreurs pour pouvoir s’améliorer. En effet, le dialogue constant entre l’expérimentation pratique et la pensée intelligente permet à l’artisan d’anticiper les réactions des matériaux. Le type de *résonance*⁷ décrit par Rosa qui me semble se rapprocher le plus au travail du ranger au Mournes Path Project est celui qui s’installe entre l’artisan et la matière travaillée. En effet, si les relations de résonance horizontales sont principalement indépendantes des réalités matérielles (comme dans l’amitié ou l’amour), celles diagonales comme le rapport au travail, ont toujours besoins d’une médiation matérielle :

« Le travail sur la matière, la confrontation avec sa texture même – quand le boulanger pétrit sa pâte, le menuisier scie ses planches, le jardinier prépare son sol,

⁷ Concept expliqué dans le cadre théorique

l'imprimeur grave sa feuille ou le chimiste analyse son expérience – crée une résonance de la chose qui chaque fois lui est propre : comme le souligne Alasdair MacIntyre, chaque activité possède son propre standard d'excellence, qu'une expérience d'auto-efficacité particulière permet d'atteindre ou d'approcher. » (ROSA 2018 : 267)

Entre les plantes et le jardinier comme pour la pâte et le pâtissier s'installent des relations responsives, ou autrement dit, des relations résonantes avec le monde. Le savoir-faire artisanal naît sur la base du sentiment que la matière répond à celui qui la travaille et qu'il existe une relation entre matière, outil et main. Dans la même manière que la main (et la tête) du sujet se transforment grâce à l'acquisition de la pratique d'un savoir-faire, la matière travaillée se transforme sous les mains des artisan-es. Il s'agit d'une opération qui ne distingue pas la cause de l'effet. Cette relation peut aussi rencontrer des résistances car la matière ne se laisse pas totalement dominer ; c'est pour cette raison que le rapport de résonance est possible sans qu'il se transforme dans une routine. Les *rangers* sont les artisans-es qui modèlent le paysage et au même temps sont modelés-es par la terre, l'herbe, les plantes, les cailloux... mais aussi l'eau, le vent, la glace. En construisant le chemin ils-elles acquièrent un certain savoir-faire et des gestes automatiques qui vont former une partie de leur identité, ainsi qu'une forme physique qui leur permet de persévérer dans leur métier. De l'autre côté le paysage change sous leur action, les cailloux vont former un chemin, l'eau canalisée change de direction. Ces éléments ont donc un rôle actif dans la forme du chemin grâce à leur présence et à la manière par laquelle ils interagissent et *résonnent* avec les *rangers*.

Une autre caractéristique d'un travail mené (presque) sans l'aide de machines c'est qu'il est lent. Cependant les acteurs ont choisi cette modalité principalement pour deux raisons : la première c'est qu'un travail lent permet d'établir une connexion avec la manière travaillée. Selon Sennett la lenteur du travail est une source de satisfaction chez les artisans car leur permet d'assimiler la technique et de la transformer dans une habileté personnelle. La lenteur favorise aussi les activités de réflexion et d'imagination impossibles dans un contexte de travail sous pression pour obtenir des résultats rapides. (SENNETT 2018: 280). À ce propos Allan me dit:

« You get an instant satisfaction or gratification of the work that you do, which a lot of people don't get in their jobs, whereas we almost instantly see a difference in what we are doing. Which Is something really nice. » (Allan, 2019).

La deuxième raison est qu'un travail lent, mené par des *rangers* qui n'ont pas forcément beaucoup d'expérience dans la technique mais qui ont des habilités dans le domaine de la communication, permet d'avoir le temps de transmettre les idéaux de l'association sur la protection de l'environnement et du paysage à la communauté locale et en dehors de celle-ci. En particulier, selon Connor, il est important d'encourager les *stakeholders* comme Mourne Heritage Trust, le Service Forestier, l'entreprise d'approvisionnement d'eau NI Water, la Commune à penser différemment et à se coordonner sur une vision commune d'aménagement du territoire classé sous le label AONB des Mournes.

Le travail à la main n'est donc pas seulement une question esthétique permettant au chemin se « fondre » dans le paysage, mais est aussi partie de la manière de « mettre en scène » le projet construisant un système de narrations qui contribuent à créer son identité. L'envie est aussi celle de transmettre ces idéaux dedans et en dehors de la communauté concernée et de créer une cohérence avec le système de valeurs des propriétaires fonciers voisins et des organismes de gestion territoriale locale.

7.2.3. *Le problème des machines*

L'utilisation des machines dans les différents projets et stratégies de conservation de l'environnement du National Trust est largement répandue aussi auprès des propriétés de Murlough et des Mournes. A Murlough, par exemple, les *rangers* travaillent régulièrement dans le contrôle des espèces considérées invasives à l'aide de tronçonneuses, de débroussailleurs et de tracteurs, ainsi qu'avec des outils mécaniques comme des scies et des râteaux. Étant pour la plupart du temps basée à Murlough je participais souvent à cette activité.

C'est notamment là que j'ai pu assister à une tension dans le rapport de l'association aux machines. Certains jours, surtout lorsque nous étions nombreux et que nous avions le temps, l'utilisation d'outils mécaniques, et pas des machines, était privilégiée. Avec les autres volontaires et les *rangers*, nous avons passé des journées à couper des arbustes considérés comme envahissants à la main, à les ramasser et à les brûler. Nous avons également organisé des journées avec des volontaires externes où les gens étaient équipés de scies et de râteaux et invité-es à rejoindre l'équipe de bénévoles « stables », pour couper les plantes. Pendant ces journées, j'ai réalisé à quel point la dimension de la surface « nettoyée » importait peu, car le but était plutôt celui d'engager des personnes, de leur faire passer une belle journée dans la « nature », et de les sensibiliser à la protection de l'environnement. Mais à d'autres moments, lorsque la pression était telle qu'il fallait terminer rapidement un travail de gestion des espèces

ou lorsque la végétation était trop épaisse pour que le travail puisse être effectué par des mains inexpérimentées, les gardes forestiers intervenaient avec des machines. De voir un tracteur accomplir en une heure le travail que tou-tes les bénévoles auraient achevé en trois jours c'était frustrant. Je me suis toujours demandé la raison de cette incohérence, et quelle était donc ma contribution à la réserve. C'est ainsi que je me suis rendue compte que mon rôle était avant tout d'être là, présente, participante, intéressée.

Dans le Mourne Path Project de manière générale l'utilisation des machines est considérée problématique pour différentes raisons. La première relève de la difficulté d'accès au terrain de grandes machines comme les excavateurs qui risque de causer des dégâts au paysage. L'autre problème est que la présence d'un excavateur est considéré inappropriée dans les montagnes par les *rangers*. Selon mes interviewé-es l'excavateur, étant une machine volumineuse et bruyante, était d'un côté inacceptable car « contrastante et irrespectueuse avec l'authenticité des montagnes », de l'autre elle peut compromettre la possibilité d'avoir des échanges avec les randonneur-euses. Malgré cette vision négative de l'usage des machines, deux fois par années des voyages en hélicoptère sont effectués pour transporter du matériel depuis la cave en granit voisine. L'utilisation de cette machine est justifiée par la nécessité d'apporter de gros blocs de granit nécessaires à la construction du sentier, et qui ne sont pas présents en quantité suffisante dans les prairies environnantes.



Image 15 : Mourne National Trust, Twitter, 2020

Peut-être parce qu'un hélicoptère est une machine qui permet de « survoler » le paysage sans le toucher, peut-être parce que sa présence est limitée à deux jours par an et permet d'apporter du matériel de qualité sur le site du sentier, son utilisation n'est remise en cause par personne. Au

contraire, il est aussi indirectement montré sur Twitter et donc inclus dans le processus de narration autour de la construction du sentier.

En faisant un saut dans le passé je découvre que vers la moitié du XIX^{ème}, quand le système économique moderne se renforce, les artisans perdent d'importance dans l'ordre industriel qui est en train de prendre place dans la société occidentale. L'usage des machines dans la production industrielle devient de plus en plus la norme mettant en péril le prestige des travailleur-es spécialisé-es. Les employeur-es préfèrent engager une main d'œuvre non spécialisée pour diminuer les coûts de production et alimentent dans une partie de la société le sentiment d'une menace représentée par la machine (SENNETT 2019 : 280). Sur la base de ce que Sennett écrit, j'interprète la considération négative des *rangers* envers les machines et de leur justification par rapport à l'usage de l'hélicoptère : la machine renvoie à l'idée de production industrielle, anonyme et globalisée. Le but de l'association est celui de créer un objet unique, en ligne avec l'imaginaire d'une « tradition » locale, qui puisse se fondre dans le paysage avoisinant. La machine étant dans l'imaginaire des *rangers* un moyen industriel qui donnerait un résultat homogène, n'est donc pas en ligne avec les principes du Mournes Path Project. Pour cette raison je pense que la machine, pour les acteurs, est un problème symbolique qui entre en contraste avec l'idéal de la qualité du travail artisanal. L'hélicoptère est toléré car il n'est pas directement employé dans la construction de l'objet artisanal mais seulement dans le transport du matériel. Il est enfin considéré nécessaire pour équiper les *rangers* avec le meilleur matériel de construction.

7.2.4. Conclusion

« *We all know what looks natural.* » (Sarah, 2019)

En suivant les directives de reconstruction de chemin de montagnes mises à disposition par UPAG, les rangers du Mournes Path Project de réapproprient de techniques qu'ils-elles considèrent « traditionnelles » en Ecosse. Avec à la participation au projet de Allan qui a une longue expertise dans le *stone pitching* et grâce aux échanges avec l'équipe de National Trust basée dans le Lake District, les *rangers* travaillant dans les Mournes adaptent ces techniques au contexte géologique et environnementale des Mournes. En travaillant la matière avec leurs propres mains ils-elles peuvent voir l'évolution du chemin de près, apprendre de leurs erreurs et s'améliorer. Les acteur-es trouvent ce côté artisanal du travail passionnant car leur permet d'établir une connexion avec la matière qu'ils-elles travaillent et d'apprendre à reconnaître quand leurs interventions fonctionnent ou doivent être modifiées. L'envie de ne pas utiliser de

machines relève de l'image que ces dernières renvoient à la production de masse, considérée anonyme, et qui entrerait en contraste avec le paysage « naturel » des Mournes Mountains. Grace au savoir-faire acquis durant le projet, les *rangers* cherchent à donner au chemin un aspect esthétique qui puisse être en cohérence avec le paysage, même si comme le dit Lily :

“The idea of whether or not a path is good or not, or if it is attractive or aesthetically pleasing is still a very subjective thing, and it very much depends on the person looking at it.” (Lily, 2019)

7.3. La création d'une tradition

Pierre Dérioz, Philippe Bachimon et Maud Loireau expliquent que la patrimonialisation « décontextualise et reconstruit les objets auxquels elle s'applique pour les revêtir d'un statut particulier, en rupture fonctionnelle, temporelle et sémantique avec leur statut antérieur » (DÉRIOZ ; BACHIMON ; LOIREAU 2014 : 1). Selon les auteur-es le processus de patrimonialisation attribue à ces objets une valeur sociale fondée sur leur reconnaissance en tant qu'objets identitaires d'une communauté. Les mesures de conservation visent à « stabiliser » les objets de « patrimoine » à travers des mesures effectives de restauration ainsi qu'à l'élaboration d'un consensus social sur leur signification. Dans les chapitres précédents j'ai d'abord voulu approfondir comment l'équipe du Mourne Path Project met en scène le projet et construit une narration de soi à travers les réseaux sociaux, la presse et l'organisation d'évènements. Ensuite je me suis plongée dans l'analyse du savoir-faire des rangers dans la restauration du chemin. Dans ce dernier axe de recherche j'analyse la manière dont la perspective patrimoniale du Mourne Path Project s'inscrit dans la durée, plus précisément « entre reconstruction mémorielle du passé à l'usage du temps présent, et soucis de témoigner pour les générations futures. » (DÉRIOZ ; BACHIMON ; LOIREAU 2014 : 2). Comme le suggèrent les auteur-es la tradition n'est pas nécessairement quelque chose de fixe dans le temps, qui vient d'un point éloigné dans le passé, mais elle est en constante construction et transformation. On peut en dire autant d'un « paysage naturel traditionnel », dont la signification et la forme sont subjectives.

7.3.1. « for everyone, forever »

« I think is good for National Trust to build up a connection with people. People feel involved in something and National Trust will have this people for near enough life

probably, with their involvement. And it puts the association in a good light and, I suppose, it helps with the fundraising, because people will pass on all the good work to their friends and family. » (Allan, 2019)

« *Pour tous-tes, pour toujours* » est le slogan du National Trust, qui est basé sur l'idéal de préserver et de transmettre les paysages et les monuments historiques considérés faisant partie du « patrimoine » du Royaume-Uni aux générations futures. Par le biais du processus de patrimonialisation, les institutions contribuent à la (re)création d'une mémoire collective. La transmission des pratiques et des connaissances sert également à sensibiliser aux questions environnementales : l'un des principaux objectifs du National Trust est de créer un chemin « durable », en assurant la cohabitation harmonieuse entre des pratiques touristiques et l'écosystème. En effet, l'un des paradoxes auxquels sont confrontés de nombreux projets de conservation est que si le tourisme a la capacité d'augmenter le potentiel économique d'un territoire, l'augmentation du nombre de visiteurs risque de mettre en danger les écosystèmes et l'« authenticité du paysage ». Ce problème se retrouve également dans le Mournes Path Project car si l'augmentation du nombre de visiteurs apporte une visibilité et une croissance économique à la région, elle met également en danger les habitats protégés et sensibles. Pour cette raison, le National Trust, comme expliqué précédemment, a employé un entrepreneur ayant nombreuses années d'expérience dans la technologie du *stone pitching*. Cette personne est en mesure de transmettre sa propre interprétation des spécifications définies dans le manuel UPAG aux *rangers*, en y ajoutant sa touche personnelle. L'entrepreneur a été choisi principalement par son style et sa méthodologie de construction proches aux idéaux de l'ONG. Son rôle est donc important non seulement en termes de soutien pratique, mais aussi pour ce qui concerne ses compétences artistiques.

Comme j'ai déjà expliqué auparavant, les membres du National Trust faisant partie du Mournes Path Project sont trois *rangers* : un responsable de projet est deux travaillant directement au chemin. Allan m'explique que l'association aurait pu engager d'autres personnes expertes dans le *stone pitching* et conclure le chemin plus rapidement, mais qu'elle a préféré opter pour des individus avec peu d'expérience dans la technique, mais avec d'autres capacités, notamment relationnelles, leur permettant d'établir une bonne communication avec les personnes extérieures au projet et de construire des liens avec les *stakeholders*. En fait, les *rangers* ont été choisi-es non seulement pour la construction du sentier, mais aussi pour sensibiliser la population locale à l'importance de protéger les habitats sensibles des Mournes :

« They decided to go down the road of directly employing two mountain rangers and I've been lucky enough to pick up the work as well. The other way they could have been doing it is just put all the work out to contractors, to do it in a very professional base. Would it be worth the same amount of money? It is hard to tell. However, if you go down the road of contractors you miss out on all the things that aren't related to money, the kind of intangible effects of having mountain rangers on the hill every week dealing with the public. They are very good at dealing with the public and explaining the project, and getting people to volunteer as well. So again, if you go down the road of contractors you wouldn't have the enthusiasm of the volunteers who show up on a weekly bases. (...) it might change people's ideals if they realize why the work has been done. » (Allan, 2019)

Par le biais de diverses activités telles que des conférences, des visites guidées, des journées de bénévolat ou même simplement en discutant avec les visiteurs, les *rangers* créent un lien entre ce qu'ils considèrent comme des questions environnementales importantes et les personnes qui fréquentent la région. En effets, les *rangers* ressemblent à la figure de l'animateur-gardien présentée par Christophe Clivaz (2013) qui, à travers la sensibilisation, joue le rôle de promoteur de tourisme et de protecteur de l'environnement. Dans le cas du Mournes Path Project, par exemple, ils-elles sensibilisent les visiteur-es sur la manière de faire bon usage du sentier, par exemple en ne quittant pas la piste, pour éviter l'érosion des sols. L'objectif est d'engager émotionnellement les randonneurs-euses et les bénévoles afin qu'ils-elles soient plus enclin-es à adopter un comportement non nuisible envers le paysage. Par le biais des journées de bénévolat les volontaires ont l'occasion de connaître personnellement les *rangers* et de comprendre leur travail à travers l'expérience empirique. Selon les interviewé-es ceci aide à créer un lien qui rende les personnes plus disponibles à soutenir les principes de l'association.

« Each little bit of that support, of emotional investment in the path, that understanding of why we are doing it, is a little bit of emotional investment in the Mournes, and the understanding of why we get involved and what we are doing. That's more people who stay on the path » (Sarah, 2019)

Les bénévoles sont donc une catégorie d'acteur-es fondamentale dans le processus de transmission des idéaux de l'association et du savoir-faire lié au *stone pitching* à la communauté locale. Grace à leur engagement, à leur motivation et à leur intérêt ils-elles s'approprient des narrations et des savoir-faire en créant un autre maillon de la chaîne possédant ce bagage de compétences. Vu que la plupart des bénévoles sont des personnes faisant partie de la communauté locale ceci contribue à la création d'un consensus auprès de cette dernière :

« It is about encouraging to use a very niche traditional skill back into the community as well, so whatever job comes out, there are people with that industry experience who can apply for it and grow that industry out. So that was a huge aspect of that as well, keeping a tradition of pathworking skills within a local community. » (Lily, 2019)

Le choix d'avoir deux *rangers* au lieu d'un plus grand nombre de contractants montre que la sensibilisation d'un public plus large aux objectifs du National Trust est une priorité. Cela permet également de légitimer la présence et le travail de l'ONG sur ce territoire spécifique et de contribuer à la collecte de fonds. A travers les *rangers*, l'association peut transmettre les différents types de narration autour de l'importance de préserver la biodiversité des Mournes et de protéger son paysage « authentique » :

« We could have fixed the mountain though a contractor quicker, but we would have lost that personal touch and that engagement, and the opportunity to fundraise and raise the profile, and talking about how important the mountain is in terms of the habitats and the landscape. » (Connor, 2019)

7.3.2. La création d'une cohérence

Pour Connor, les *rangers* et les bénévoles peuvent également contribuer à créer un dialogue entre les *stakeholders*, en particulier la Mourne Heritage Trust, afin d'assurer la cohérence des projets et de travailler ensemble pour une cause commune :

« It is also a good opportunity to work with stakeholders. So we are trying to think beyond our boundaries, not just think about our little path, but we want influence on NI Water, and Mourne Heritage Trust as well. We are trying to encourage them to think outside the box, the council, the forestry...It's an opportunity. » (Connor, 2019)

Selon Bell dans les Mournes manque une gestion cohérente du territoire. En fait, l'aménagement des AONB en Irlande du Nord est réalisé grâce à la collaboration entre les communautés, les propriétaires terriens, les organismes publics et les associations de conservation. Cependant souvent les acteurs lamentent qu'il manque un organisme central de coordination qui rendrait la réalisation de projets communs plus facile. Pour l'auteur, les structures de gestion associées aux parc nationaux seraient la meilleure solution à ce problème. Cependant toutes les tentatives de créer un parc national dans les Mournes ont été refusés par la population locale, y compris le dernier mis en place en 2002 par le département de l'environnement nord-irlandais qui a été largement refusé par le votant-es en 2007. La

possibilité que ce type de système de gestion puisse être mis en place dans le futur est très faible et pas soutenue par la majorité des votant-es (BELL 2011 : 496). Selon l'auteur, il faut donc trouver d'autres stratégies pour coordonner l'aménagement du territoire des Mourne Mountais en trouvant la manière de mettre d'accord les différents acteurs concernés, comme les propriétaires terriens, les associations engagées dans gestion de l'environnement et du paysage, les associations qui s'occupent d'organiser des activités récréatives, la commune etc.

Durant mon stage, nombreuses personnes m'ont parlé de ce problème. En décembre 2019 j'ai eu la possibilité de participer à une rencontre entre les trois *rangers* de National Trust, un membre du Mourne Heritage Trust, et un membre de l'association NI Water pour discuter de la possibilité de créer un plan de gestion de la partie est des Mourne, notamment sur le territoire qui concerne la propriété du National Trust et de NI Water. Tout le monde est d'accord que les montagnes doivent être le plus accessibles possible pour les activités récréatives et remarquent une tension avec le service forestier qui possède une partie du chemin du Glen River, mais qui ne s'occupe pas de sa gestion. Les sections du chemin appartenant au service forestier se trouvent juste avant le début de la propriété de National Trust où se déroule le Mourne Path Project. Dans les années 1990 le Mourne Heritage Trust avait dirigé les travaux de construction de ce chemin, qui est désormais endommagé. Pour les acteurs participant à la rencontre ceci est un problème pour deux raisons : la première est que l'état du chemin risque de mettre en péril la sécurité des randonneurs-es, la deuxième est qu'il n'est pas cohérent avec le style du nouveau chemin et représente une mauvaise porte d'entrée dans les montagnes. De plus les acteur-es se plaignent d'un manque de signalisation des chemins, qui semblerait être difficile à mettre en place par manque de consensus parmi tous-tes les propriétaires. De cette réunion est ressortie une grande envie de créer une cohérence dans la gestion territoriale des Mourne, et National Trust, avec son projet apparemment apprécié par nombreux de ses voisins, pourrait jouer un rôle clé dans la création d'un consensus autour de la question des réseaux des chemins, ainsi que dans son approche à la protection de la biodiversité.

7.3.3. *Le sacrifice de la patrimonialisation*

Comme l'explique Jean-Louis Tornatore, cité par Isnart (2020 : 7), le « patrimoine » met en jeu des confrontations sociales sur des savoirs techniques, narratifs, affectifs et scientifiques par rapport à l'objet patrimonialisé. Les modalités de cette relation et les attentes quant aux objets sociaux ne relèvent pas des mêmes préoccupations. Dans le cas des parcs naturels protégés, par exemple, qui voient l'intervention de spécialistes des milieux naturels et de groupes qui

habitent, fréquentent, exploitent ou ont un lien affectif avec ces espaces, peuvent naître des tensions par rapport au savoir concernant le patrimoine culturel immatériel. La catégorie des savoirs naturalistes récemment promue par l'UNESCO risque d'effacer les enjeux des communautés locales et de porter à l'exclusion de ceux qui ont moins de pouvoir de légitimation pour faire partie du processus (ISNART 2020 : 7).

Durant mon stage j'ai souvent remarqué une tension entre les acteurs du développement et la catégorie des propriétaires fonciers. Le premier exemple qui m'a fait soupçonner d'un rapport tendu entre les deux catégories d'acteurs est le refus de la part de la communauté locale du projet du parc national en 2007, lequel, d'après mes interviewés, est devenu un argument tabou qui risque d'enflammer les âmes des propriétaires fonciers. La question du refus du parc national soulève des enjeux complexes sur les droits de propriété, sur l'exploitation de la terre de la part des *trustees* (collectifs de propriétaires fonciers qui pratiquent le pâturage) et ouvre le débat sur la question des *rights of way*, qu'en Irlande du Nord est un sujet qui met en tension nombreux acteurs. Toutes ces questions mériteraient d'être approfondies dans un mémoire à ce sujet, je vais donc pas aller plus loin. Pour moi il est important de comprendre que mon sujet de recherche se base sur petit un morceau des Mournes qui appartient au National Trust, l'un des nombreux acteurs qui possède des terres dans la région. Les Mournes sont une mosaïque dans lequel se mélangent les intérêts de propriétaires, d'association de protection de l'environnement et d'activités récréatives, de touristes, des communes, d'investisseur-es etc. Le processus de patrimonialisation mis en place par le National Trust en collaboration étroite avec le Mourne Heritage Trust vise à créer un consensus de la part de la population sur les principes et les modes d'actions des deux associations. Cependant ceci risque d'exclure du processus toutes les revendications qui sont contre ce principe. Un des exemples de mon point de vue les plus frappants est la question du libre accès dans les montagnes (*rights of way*), qui est fondamental dans les principes des deux associations et qui est aussi une des motivations qui a poussé le National Trust à acheter le terrain (garantir le libre passage des personnes). En effet il est sujet de nombreuses tensions avec les propriétaires fonciers qui plaignent que donner plus d'accès aux randonneurs-euses comporte le risque d'augmenter les dégâts et les vandalismes dans l'aire protégée. L'augmentation des déchets laissées par les passant-es, les dommages aux structures comme les barrières sont un sujet d'irritation de la part des habitants locaux.

7.3.4. Conclusion

À propos de la transmission de la connaissance Trevor Marchand écrit :

« For example, in contemplating the process of cultural transmission, Maurice Bloch writes that is not a matter of passing on “bits of culture”, as though as they were a rugby ball being thrown from player to player. Nothing is passed on; rather, a communication link is established which then requires an act of re-creation on the part of the receiver. » (MARCHAND 2010: 11)

L'acte de créer la connaissance est toujours mené in interaction avec les autres et avec le monde. Dans le Mournes Path Project les *rangers* se réapproprient du savoir-faire autour de la technique du *stone pitching* et l'englobent dans une narration qui permet de donner du sens à son usage dans le paysage des Mournes. A travers le Mournes Path Project le National Trust met en jeu un processus de patrimonialisation qui vise à créer un consensus social sur les objets à patrimonialiser, sur leur signification et autour de la manière de les conserver dans le temps. Les mesures de conservation visent à « stabiliser » les objets de « patrimoine ». Suivant les réflexions de Isnart présentées dans le cadre analytique, le National Trust est une véritable « entrepreneure de patrimoine » qui descend dans l'arène publique pour mettre en scène des objets culturels patrimonialités et la volonté de transmettre ces savoir et savoir-faire au-delà du groupe générationnel et du groupe local. » (ISNART 2020 : 10).

Cependant le processus de stabilisation du patrimoine porte inévitablement à la marginalisation des modes de vie et des pratiques qui ne possèdent pas les critères pour en prendre parti (HERTZ et CHAPPAZ-WIRTHNER 2020). Une partie de la communauté locale restera donc exclue de la patrimonialisation rendant difficile la prise en compte de leur « authenticité ».

8. CONCLUSION

Je me souviens que le premier jour de mon arrivée à Newcastle, le week-end précédant le début de mon stage, j'ai emmené un ami voir les Mourne Mountains. Nous sommes allé-es dans la forêt à la recherche du chemin sur lequel j'avais marché trois ans plus tôt. Une fois que nous l'avons trouvé nous sommes monté-es vers la lisière de la forêt. Lorsque nous sommes arrivées au début de la propriété du National Trust, nous étions tous les deux stupéfait-es : j'étais étonnée du changement de chemin, qui était beaucoup plus large et plus soigné que la première fois, mon ami m'a confié qu'il le trouvait « artificiel » et qu'il se distinguait du tracé que nous avions parcouru jusqu'alors. À ce moment-là, je n'avais aucune idée que le National Trust menait un projet de restauration de ce chemin et j'ai continué à marcher tranquillement jusqu'au Mourne Wall, le mur en pierre sèche qui entoure un bassin d'alimentation en eau, un peu plus loin.

Une fois que j'ai commencé le stage j'étais donc étonnée d'apprendre que l'objectif des *rangers* était de rendre le tracé harmonieux avec le « paysage naturel » des Mourne. Pour moi, même si je le trouvais beau, c'était un objet pensé, construit et soigné par les humains. Plus tard je me suis rendue compte à quel point, ce que d'un premier regard je voyais comme un « paysage naturel » était aussi une production de la main et de l'imaginaire humain. C'est ainsi que j'ai voulu comprendre le Mourne Path Project dans sa complexité, en le rendant le sujet de mon mémoire.

Durant mon stage j'ai eu l'opportunité de suivre différentes étapes du projet en participant activement dans sa construction ainsi qu'à des réunions, des conférences et des événements le concernant. J'ai donc dû gérer les implications qui comportent d'être à la fois bénévole travaillant pour l'association et chercheuse qui nécessite un certain niveau de neutralité scientifique. À travers une méthodologie inductive j'ai pu construire ma problématique et mon cadre théorique progressivement, grâce à l'aller-retour constant entre la théorie et le terrain. J'ai enfin formulé la question de recherche suivante : *comment est-ce que le Mourne Path Project permet aux humains de traverser le « paysage naturel » de la vallée du Glen River sans nuire à son « authenticité » ?*

À travers une combinaison des approches théoriques qui traitent des thématiques de la protection de la nature et des processus de patrimonialisation, j'ai créé une structure théorique

adaptée à mon sujet de recherche. Ensuite je suis passée à l'analyse à l'aide de trois axes de recherche : la mise en scène d'un idéal, la fabrication du paysage et la création d'une tradition.

Premièrement les *rangers* du National Trust, à travers une narration de soi et du projet, mettent en scène le Mournes Path Project à travers des discours centrés de manière particulière sur la beauté et l'« authenticité » des Mournes Mountains et sur l'importance de protéger la biodiversité. Il se présentent sur la scène publique comme les protecteur-trices du « temple de la montagne » qui héberge des habitats délicats et ils-elles organisent des événements pour sensibiliser la communauté locale sur l'importance de s'engager dans la conservation de ces derniers.

Ensuite, le chemin est construit à travers la technique du *stone pitching* considérée comme « traditionnelle » en Ecosse et fondée sur la valorisation du travail à la main. Le travail à la main permet aux rangers de se sentir connecté-es avec la matière travaillée et d'avoir un impact direct sur ce qu'ils-elles construisent. À travers l'expérimentation ils-elles modifient la matière, laquelle modifie à son tour la main et l'esprit des rangers. Ce processus récursif de construction d'un savoir-faire permet de saisir une continuité entre le monde de la « nature » et des « humains ».

Enfin, à travers le processus de patrimonialisation le National Trust recherche un consensus de la part de la population locale par rapport aux objets et aux savoir-faire qui, selon elle, nécessitent d'être protégés et à la manière de mettre en place cette protection. L'objectif de l'association est celui de « stabiliser » ces objets du « patrimoine » de manière à ce qu'ils puissent être transmis aux générations futures. Cependant, ce processus comporte inévitablement l'exclusion d'autres objets et de savoir-faire locaux considérés comme n'étant pas « authentiques » ou pas alignés avec les narrations et les idéaux des entrepreneur-es de patrimoine. Un exemple concret est observable auprès des propriétaires fonciers dans les Mournes, qui voient basculer leur droit à la gestion du passage des visiteur-es dans leur propriété en faveur de l'idéal que « la montagne appartient à tout le monde » et doit rester accessible à qui le souhaite.

Pur conclure, comme je l'ai anticipé dans la problématique, les *rangers* sont des gardien-nes médiateur-es entre le monde de la nature et celui de l'humain et ils-elles se situent sur une ligne floue entre spectateur-trices extérieur-es du paysage « authentique » des Mournes Mountains et

partie intégrante de ce dernier. Le chemin résulte à la fois comme étant la matérialisation et la métaphore de cette ligne floue qui représente un compromis permettant aux humains de marcher dans le « paysage naturel » de la région sans abimer son « authenticité ».

9. BIBLIOGRAPHIE

Articles scientifiques

AKRICH Madeleine

1987. « Comment décrire les objets techniques? ». *Techniques et culture*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp.49-64.

BECKER Howard S.

2002. *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences Sociales*. Paris: La découverte, coll. Repères.

BELL Jonathan

2013. « Exploring the governance challenges associated with the failed attempt to designate a national park in Northern Ireland ». *[International Journal of Sustainable Development and Planning](#)* 8(3):330-347

BELL Jonathan

2011. « A national parkless Northern Ireland: The tourism resource paradox and the implications for sustainability. » *WIT Transaction on Ecology and the Environment*. Vol 150. WIT Press. p. 49- 504

BOCCARDI Giovanni

2019. « Authenticity in the Heritage Context: A Reflection beyond the Nara Document. » *The Historic Environment: Policy & Practice* 10:1. pp. 4-18

BONNEUIL Christophe, JOLY Pierre-Benoît

2013. *Sciences, techniques et société* . La Découverte. 128 p.

CHARMAZ K.

2001. « Qualitative Interviewing and Grounded Theory Analysis» , in *Gubrium, Jaber F et James A Holstein (éd.)*, Handbook of Interview Research. Context and Methods. Thousand Oaks: Sage Publications, p. 675-694.

CLIVAZ Christophe

2013. « Enjeux et acteurs autour de la mise en tourisme du patrimoine naturel et culturel. Le cas du parc naturel régional de Finges (Valais, Suisse) ». *Collection EDYTEM. Cahiers de géographie*, n.14, *Ressources patrimoniales et alternatives touristiques, entre oasis et montagne*. pp. 143-154;

CRONON William

1996. *Uncommon ground : rethinking the human place in nature*. New York: Norton. 561 p. : ill.

2009.

DÉRIOZ Pierre, BACHIMON Philippe, LOIREAU Maud

2014. « Mise en scène du paysage montagnard et valorisation sélective des patrimoines dans une vallée pyrénéenne en reconversion économique. Vicdessos, Ariège. ». *Projets de paysage - Revue scientifique sur la conception et l'aménagement de l'espace*. Vol. 11. pp.1-16

DUMOULIN David, RODARY Estienne

2005. « Les ONG, au centre du secteur mondial de la conservation de la biodiversité », in : C. AUBERTIN, *Représenter la nature ? ONG et biodiversité*, p. 59- 98. France : Editions IRD.

FLICK Uwe

2009. *An Introduction to Qualitative Research*. London: Sage Publications.

GLASER Barney, STRAUSS Anselm

2010. *La découverte de la théorie ancrée: stratégies pour la recherche qualitative* . Paris: Armand Colin.

HERTZ Ellen, CHAPPAZ-WIRTHNER Suzanne

2012. « Introduction: le « patrimoine » a-t-il fait son temps ? *ethnologiques*, n.24

HESSE-BIBE S.N., LEAVY P.

2011. *"Ethnography"*, in *The Practice of Qualitative Research*. Los Angeles, London, New Delhi, Singapore, Washington DC : SAGE, pp. 193- 226 (2e éd.).

HARRISON Rodney

2015, « Beyond 'Natural' and 'Cultural' Heritage : Toward an Ontological Politics of Heritage in the Age of Anthropocene », *Heritage & Society*, vol. 8, n° 1, pp. 24-42.

LEMIEUX Cyril

2012. « Problématiser », dans Serge Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, p. 27-51

MARCHAND Trevor H. J.

2010. « Making knowledge: explorations of the indissoluble relation between minds, bodies, and environment ». *The Journal of the Royal Anthropological Institute*. Vol. 16. pp. 1-21

MAXWELL Joseph A.

2013. « Conceptual Framework: What do you think is going on? » *Qualitative Research Design: An Interactive Approach*. SAGE: London. p. 39-72

MCCOMB Emma J, WILLIAM BOYD Stephen, BOLUK Karla.

2016. « Stakeholder collaboration: A means to the success of rural tourism destinations? A critical evaluation of the existence of stakeholder collaboration within the Mourne, Northern Ireland » *Tourism and Hospitality Research* 17(3). pp. 1-16

MICOUD André

2005. « La biodiversité est-elle encore naturelle ? » *Ecologie&politique*. n. 30. pp.17-25

MICOUD, André

2000. « Patrimonialiser le vivant », *Espaces Temps* 74-75 (« Transmettre aujourd'hui. Retour vers le futur »), pp. 66-77.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre

1995. *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris : Karthala. 221 p.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre

1995. « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. » *Enquête* [en ligne], p. 71-109 (mis en ligne le 10 juillet 2013). URL : journals.openedition.org/enquete/263 [consulté le 25 septembre 2020]

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre

2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a. 365 p.

PAUGAM Serge

2008. « Entreprendre une recherche sociologique », in *La pratique de la sociologie*, Paris: PUF, pp. 15-41.

PENOCLE Marc-Antoine

2018. « Hartmut Rosa, Résonance. Une sociologie de la relation au monde » *Lectures* [en ligne], Les comptes rendus. Mis en ligne le 12 décembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/29658> [consulté le 6 août 2020].

ROSA Hartmut

2018. *Résonance : une sociologie de la relation au monde*. Paris : La Découverte. 535 p.

WALLER Donald M.

2010. « Retour à la vraie nature ». *Écologie & politique*. n.39. Presses de Sciences Po. pp. 147-175

WILLIAMS Raymond

1980. *Ideas of Nature, Problems in Materialism and Culture*. London. p.67

WRAGG Amanda

2000. « Towards Sustainable Landscape Planning: Experiences from the Wye Valley Area of Outstanding Natural Beauty », *Landscape Research*, 25:2, p.183-200

RAFFESTIN Claude

1995. « Les ingérences paradoxales de la pensée écologique. », *Les Nouveaux cahiers de l'IUED*, pp. 41-51.

SENNETT Richard

2008. *The Craftsman*. New Heaven & London : Yale University Press. 326 p.

TALON-HUGON Carole

2013. « Les théories de la philosophie de l'art ». *L'Esthétique*. pp. 57-83

TURNER Matthew D.

1999. « Conflict, Environmental Change, and Social Institutions in Dryland Africa: Limitations of the Community Resource Management Approach », *Society and Natural Resources* 12 (7), pp. 643-657.

ZAMANT Véronique

2017. « Le paysage culturel, entre préservation et développement. Les enjeux institutionnels de la patrimonialisation du paysage de Rio de Janeiro ». *L'information géographique*. Vol 81. pp. 94-120.

En ligne

DAERA

2020. « Introduction to ASSIs ». URL : <https://www.daera-ni.gov.uk/articles/introduction-assis> [consulté le 3 mai 2020]

DELEAGE Jean-Paul

2020. « Protection de la nature – histoire » *Encyclopædia Universalis* [en ligne]

URL :

<https://webaccess.unine.ch/+CSCO+1h756767633A2F2F6A6A6A2E686176697265666E7976662D7271682E70627A++/encyclopedie/protection-de-la-nature-histoire/> [consulté le 29 mars 2020]

ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA

2020 « Biodiversity » URL : <https://www.britannica.com/science/biodiversity> [consulté le 22 juillet 2020]

ISNART Cyril

2020. « Anthropologie du patrimoine », *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/anthropologie-du-patrimoine/> [consulté le 20 septembre 2020]

JEUDY-DE-GRISSAC Alain, RODARY Estienne

2020. « Protection de la nature - Aires protégées », *Encyclopædia Universalis* [en ligne]
URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/protection-de-la-nature-aires-protegees/>
[consulté le 30 mars 2020]

JOURDAIN Anne

2011. « À propos de Richard Sennett, Ce que sait la main. La culture de l'artisanat. », *Sociologie Comptes rendus* [en ligne]. Mis en ligne le 8 février 2011, URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/685> [consulté le 1 septembre 2020].

LAROUSSE

2020. « Patrimoine ». URL: <https://www.larousse.fr/encyclopedie/rechercher/patrimoine>
[consulté le 23 septembre 2020]

LAROUSSE

2020. « Artificiel, Artificielle ». URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/artificiel/5570> [consulté le 10 octobre 2020]

MHT

2020. URL : <http://www.mournelive.com/about> [consulté le 29 avril 2020]

NATIONAL TRUST

2020. URL: <https://www.nationaltrust.org.uk/> [consulté le 2 avril 2020]

NATIONAL TRUST

2020. « Murlough Nature Reserve ». URL : <https://www.nationaltrust.org.uk/murlough-national-nature-reserve> [consulté le 2 avril 2020]

NATIONAL TRUST

2020. « Mournes Mountains ». URL : <https://www.nationaltrust.org.uk/the-mournes> [consulté le 2 avril 2020]

NAONB

2020. « The UK's AONBs – Overview ». URL : <https://landscapesforlife.org.uk/about-aonbs/aonbs/overview> [consulté le 22 avril 2020]

RAFFIN Jean-Pierre

2020. « Premier parc national », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/premier-parc-national/> [consulté le 13 avril 2020]

ROSA Hartmut

2018. « Grand résumé de *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, Éditions La Découverte, 2018 », *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, Résonance : une sociologie de la relation au monde, mis en ligne le 28 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/12552> [consulté le 3 mai 2020]

SOCIÉTÉ SUISSE D'ETHNOLOGIE

2011. Une charte éthique pour les ethnologues ? Prise de position de la SSE. http://www.seg-sse.ch/pdf/GRED_Prise_de_position_de_la_SSE.pdf

U.I.N.C.

2020. URL : <https://www.iucn.org/> [consulté le 2 avril 2020]

UNESCO

2020. « Paysages culturels ». URL : <http://whc.unesco.org/fr/PaysagesCulturels#1> [consulté le 10 octobre 2020]

UNESCO

2020. « L'art de la construction en pierre sèche : savoir-faire et techniques ». URL : <https://ich.unesco.org/fr/RL/l-art-de-la-construction-en-pierre-seche-savoir-faire-et-techniques-01393> [consulté le 10 octobre 2020]

Articles non scientifiques :

BALROW Jeremy, THOMAS Margaret

1998. *Mending our ways - The quality approach to managing upland paths*. British Upland Foothpath Trust. 22p.

UPAG

2015. *Upland Pathwork, Construction Standards for Scotland*. Scottish Natural Heritage. 164 p.

UPAG

2016 *Upland Path Management standards for delivering path projects in Scotland's mountains*. Scottish Natural Heritage, The National Trust for Scotland. 224 p.

10.ANNEXES

Annexe 1: Convention de collaboration.

COLLABORATION AGREEMENT

This agreement is made between:

Daria Mondia, student of anthropology at the University of Neuchâtel
With specialisation in social and environmental action

Ellen Hertz, thesis director, professor at the Institute of Ethnology,
University of Neuchâtel

Patrick Lynch, Lead Ranger of Murlough National Nature Reserve (National Trust), Dundrum,
Northern Ireland

Preamble

The purpose of this agreement is to regulate the terms of collaboration between Daria Mondia and the Murlough National Nature Reserve and to set the conditions for the recognition of the work provided by the student, as part of her university studies (MA ScS anthropology pillar).

Objectives of the project

The objective of this internship is to familiarize the student with the institutional field of nature management in particular the framework of environmental conservation. The internship period will promote the researcher's access to the field, by putting her in contact with the stakeholders involved in the Mourne Path Project and making available the information and documentation related to it.

Article 1: (obligations of Daria Mondia)

As part of her university studies, Daria Mondia will produce, in collaboration with Murlough National Nature Reserve a five page document containing an anthropological analysis concerning the Mourne Path Project. The duration of the internship is for the months of September, October and November.

This document will be returned by Daria Mondia to Patrick Lynch in January 2020. The completion of this study will be validated by 15 ECTS - as part of the Master's degree in human and social sciences, anthropology pillar, specialisation in social and environmental action - subject to the assessment of the work provided by the thesis director Ellen Herz.

1.1 Confidentiality clause

The trainee undertakes to respect the confidentiality of personal and related information of the company. All data collected during the internship will be made anonymous, as will the names of volunteers and collaborators of Mourough National Nature Reserve who participated in the study. The researcher will guarantee them the right to withdraw from their engagement as a research respondent.

Article 2: (link between the study and the thesis)

The document written by Daria Mondia on the Mourne Path Project will also serve as a basis for the student's Master's thesis, which will focus on the environmental and land management of the north-east area of the Mourne Mountains. The student is committed to maintaining the anonymity of her interlocutors also in the thesis.

The general conditions of this agreement do not apply to the production of Daria Mondia's thesis work; they only concern the production of the document written during the internship. During the completion of Daria Mondia's thesis work, the researcher's approach will only be subject to the control of her director Ellen Herz.

Article 3: (description of the study)

The document produced by Daria Mondia will include :

- A mapping of the different categories of local actors involved in the Mourne Path Project
- A perspective of the points of view of actors representing the different categories of the project.
- An analysis of the issues arising from the project.
- A contextualisation of the Mourne Path Project within the framework of anthropology of conservation and protection of the environment.

From a socio-anthropological point of view, the contribution of this study is to highlight the various issues related to the implementation of an environmental conservation project in a tourist area, which is accessible and regularly frequented by people outside the project itself. Moreover, the analysis can also help to understand the actions and the views of the various actors directly involved in the Mourne Path project.

Article 4

For the duration of the study, the student remains registered at the University of Neuchâtel and is not exempt from registration taxes. She undertakes to regularly inform her thesis director Ellen Herz of the progress of the collaboration.

The student will produce an internship report describing the progress of the internship, containing methodological considerations related to the project and opening paths for the thesis work.

Article 5 (conditions of carrying out the study)

The study conducted by Daria Mondia will not be remunerated.

Article 6 - Insurances

The student is insured by the University of Neuchâtel against occupational accidents throughout her internship.

Article 7 (obligations of Murlough National Nature Reserve)

Murlough National Nature Reserve is committed to facilitating the data collection process for both the document and the thesis, in particular by facilitating it:

- The identification of actors involved Mourne Path Project who wish to participate in the study.
- The possibility of participating observations and semi-directive interviews with these actors.
- Access to sources of written documentation produced by Murlough National Nature Reserve (statistics, experience reports and studies carried out, etc.)

Murlough National Nature Reserve is committed to respecting the academic freedom of researcher Daria Mondia with regard to her thesis work.